LE BARBIER
DE PARIS.

TOME II.

❊❊❊❊❊❊❊❊
IMPRIMERIE DE H. REMY.

LE BARBIER
DE PARIS,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues,
Ponts, églises, palais, prisons;
Boutiques bien ou mal pourvues;
Maint poudré qui n'a point d'argent;
Maint homme qui craint le sergent;
Maint fanfaron qui toujours tremble;
Pages, laquais, voleurs de nuit;
Carrosses, chevaux et grand bruit;
C'est là Paris; que vous en semble?

SCARRON.

TOME DEUXIÈME.

Bruxelles,

LOUIS HAUMAN ET COMPe, LIBRAIRES,
RUE NEUVE, No 103,
ET CHEZ H. REMY, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1832.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LE BARBIER DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Conversation au coin du feu.

C'ÉTAIT, en effet, pour Blanche que l'on chantait en s'accompagnant de la guitare. Les amans sont imprudens : Urbain aimait pour la première fois, car il ne faut pas donner le nom d'amour à ces caprices d'un moment, qui s'éteignent dès qu'ils sont satisfaits, et, dans ce temps-là, les jeunes gens se permettaient déjà d'avoir quelques fantaisies ; mais lorsqu'ils aimaient véritablement, cela durait, dit-on, plus long-temps qu'aujourd'hui, surtout chez les petits bour-

geois; les grands ont toujours eu des priviléges.

Un premier amour fait commettre bien des imprudences; au second, on a un peu plus d'expérience; au troisième, on sait cacher son jeu : il faut en tout de l'habitude. Si les femmes ne s'en tiennent pas à leur premier amour, c'est uniquement pour acquérir cette habitude-là, et ce serait bien mal à nous de leur en faire un crime.

Mais Urbain s'inquiétait fort peu que cela parût : il avait sans cesse devant les yeux la figure enchanteresse qu'il avait aperçue derrière les carreaux, et il brûlait du désir de la contempler sans qu'il y eût rien entre elle et lui. Ce qu'il avait entendu dire aux commères du quartier avait fortifié ses espérances, et peut-être ajouté au sentiment qu'il éprouvait déjà; car il y avait du romanesque dans l'histoire de la jeune orpheline : les choses extraordinaires enflamment l'imagination, et celle d'un amoureux prend feu bien facilement.

Mais avant de chercher à surmonter les

obstacles pour obtenir celle qu'on aime, il faut d'abord se faire aimer d'elle, sans quoi tous les plans que l'on forme ne servent à rien. On brave la jalousie d'un rival, la surveillance d'un tuteur, la colère, la vengeance et les poignards de mille argus, mais on ne brave point l'indifférence de l'objet aimé ; devant cet obstacle s'évanouissent tous les projets de bonheur ; un cœur bien épris veut trouver un cœur qui réponde au sien ; cet amour brutal qui se contente de la possession du corps sans s'inquiéter de celle de l'ame, ne pouvait exister que chez les petits tyrans d'autrefois, qui détroussaient les voyageurs et faisaient la conquête d'une femme à la pointe de leur épée, puis la mettaient en croupe sur leur cheval comme un douanier s'empare d'une marchandise prohibée, et allaient se réjouir avec ce butin dans le fond de leur castel, s'embarrassant fort peu que l'on répondît par des larmes à leurs grossières caresses.

Aujourd'hui l'amour est plus délicat ; on désire plaire avant tout ; et avec ses gui-

nées un gros lord veut toucher le cœur aussi bien que la main d'une jolie danseuse; et il y parvient, parce que les danseuses ont généralement le cœur sur la main.

Tout en faisant cette réflexion fort simple, qu'il fallait avant tout se faire aimer de l'orpheline, Urbain jetait les yeux sur un petit miroir de onze pouces carrés qui était au-dessus de sa cheminée. (Dans ce temps-là les glaces étaient fort chères, et un jeune étudiant n'avait point de Psyché dans sa chambre ; je crois même qu'ils n'en ont pas encore aujourd'hui.) Le miroir répétait à Urbain de fort beaux yeux, auxquels l'amour donnait une expression tendre et langoureuse; des sourcils bien arqués, une bouche agréable, un front noble, enfin, un ensemble qui ne devait point faire fuir une jeune fille; et notre amant, assez satisfait du miroir, se souriait légèrement en se disant : « Pourquoi ne m'aimerait-elle pas? » Il n'y a rien qui rende coquet comme l'amour.

Notre amant passa ainsi la journée : fai-

sant des projets, allant au miroir et poussant des soupirs. La nuit vint ; il sentit alors qu'il n'avait pas mangé depuis le matin ; il n'y a que les amans au désespoir qui n'ont plus d'appétit (à ce qu'ils disent du moins). Comme Urbain n'avait encore aucune raison pour se désespérer, il se rendit dans un modeste cabaret. Ce nom ne désignait point alors un lieu de mauvaise compagnie : Pierre Corneille, Bois-Robert, Rotrou, Colletet, Scaron, et même beaucoup de grands seigneurs allaient au cabaret, qui étaient les restaurateurs d'autrefois.

Tout en prenant son modeste repas, Urbain se disait : « Comment la voir ?...
» comment me faire connaître d'elle ?...
» Blanche !... le joli nom !... comme il lui
» va bien !... Mais ce barbier ne paraît pas
» fort traitable ; sa maison est une véritable
» forteresse ; il faut pourtant que cette fille
» charmante sache que je l'aime, que je l'a-
» dore. Ce matin elle écoutait les musiciens ;
» elle paraissait prendre beaucoup de plai-
» sir à entendre la dernière romance qu'ils

» ont chantée. Je la sais, cette romance ;
» allons ce soir la chanter sous sa fenêtre ;
» peut-être se montrera-t-elle ; peut-être,
» la nuit, ouvrira-t-elle sa croisée pour
» prendre l'air. »

L'air était un peu vif, car on était dans une saison fort rigoureuse ; mais un amant se croit toujours au printemps. Enchanté de son idée, Urbaiu court chez lui chercher sa guitare, et attend avec impatience que les rues soient devenues désertes pour aller donner une sérénade à une femme qui ne le connaît pas.

Cette mode espagnole était alors assez en usage en France ; il y a même encore beaucoup de petites villes où elle s'est conservée, et où le sentiment se fait entendre entredix et onze heures du soir, avec accompagnement de guitare. Mais dans les grandes capitales il n'y a plus guère que les aveugles et les joueurs d'orgue qui chantent l'amour dans les rues.

L'heure propice aux amans étant arrivée, Urbain s'était rendu dans la rue des Bour-



donnais ; il avait facilement reconnu la maison du barbier, l'ayant assez long-temps considérée le matin ; une petite lumière, perçant à travers les rideaux de la fenêtre de Blanche, semblait annoncer que la jeune fille ne dormait pas encore ; alors, sans réfléchir que les autres habitans de la maison allaient l'entendre, Urbain avait chanté, en donnant à sa voix l'expression la plus tendre.

Nous avons vu quelle fut la suite de cette imprudence ; au bruit des verroux que l'on ouvrait, le jeune homme s'est éloigné lestement, et, caché à l'entrée de la rue des Mauvaises-Paroles, il a entendu les menaces et les juremens de Touquet.

« Il s'est sauvé ! » dit le barbier en rentrant dans la salle basse, et jetant avec colère son poignard sur la table. Ces mots semblent avoir rompu le charme qui retenait la lame de Rolande dans le fourreau, et Chaudoreille tirant son épée tout d'un trait, et la faisant briller en l'air, court précipitamment dans la boutique en s'écriant : « Ah ! main-

» tenant, messieurs les chanteurs, jé vais » vous en faire voir dé cruelles !...

» — Quand je te dis qu'il n'y a plus per- » sonne! » répète Touquet, tandis que Chaudoreille fait semblant de vouloir tirer les verroux de la porte. « Je n'ai pas été » assez doucement; le drôle m'aura en- » tendu,... il a gagné au large.

» — Es-tu bien certain qu'il n'y a plus » personne? » dit Chaudoreille en brandissant toujours son épée. — « Oui, sans » doute. — J'ai bien envie dé m'en assurer » et dé visiter la rue... — Si cela te fait plai- » sir tu en es le maître... — Non, jé réflé- » chis qué cé serait uné gaucherie; ils vont » peut-être révénir ; il vaut mieux les lais- » ser approcher sans défiance ; alors nous » tombérons dessus et jé né ferai point de » quartier. »

En disant cela, le chevalier remet Rolande dans le fourreau, et retourne dans la salle, où il s'assied devant le feu et emplit de nouveau un gobelet de vin qu'il avale d'un seul trait, pour calmer, dit-il, sa fu-

reur. Le barbier marchait à grands pas ; il était violemment agité, et, ne paraissant plus s'apercevoir de la présence de Chaudoreille, murmurait de temps à autre d'une voix sombre : « Ce que je redoutais arrive enfin !...
» Cette belle fleur a été aperçue !... ils vont
» tous vouloir la cueillir !... ils vont cher-
» cher à savoir ce qu'elle est, d'où elle
» vient !... de là mille propos,... mille en-
» quêtes !... Et qui sait où cela les con-
» duira !... Maladroit !... j'avais bien besoin
» de garder cette enfant !... J'ai cru faire
» un coup de maître ; j'ai cru que cela éloi-
» gnerait tout soupçon. Ne devais-je pas
» prévoir qu'un jour elle aurait seize ans,
» qu'elle serait charmante, et qu'on em-
» ploierait pour la posséder toutes les ruses
» que j'ai souvent mises en usage pour
» d'autres ?...

» — Mon cher ami, » dit Chaudoreille, en portant pour la troisième fois à ses lèvres son gobelet plein jusqu'aux bords, « mon bravé Touquet, si tu né veux plus
» garder la pétite, donné-la-moi, et jé té ré-

» ponds que nul godélureau né sé permet-
» tra dé la régarder en face...

» — Que je te la donne ! » dit le barbier, comme s'il se fût seulement aperçu alors que le chevalier était là. « De qui parles-
» tu ?... réponds !... — Eh sandis !... c'est
» toi qui parle dé la jeuné fleur qué tu as
» recueillie... Jé t'ai fort bien entendu...

» — Tu m'as entendu ! » s'écrie Touquet en saisissant Chaudoreille par le bras dont il tenait son gobelet plein ; « et qu'ai-je dit ?...
» qu'as-tu entendu ?... Parle, misérable !...
» parle donc !.. — Prends garde,... tu mé
» sécoue lé bras ;... voilà mon pourpoint qui
» est tout taché de vin maintenant !... Qué
» diantre ! il faudra qué tu m'en donnes un
» autre...

» — Qu'as-tu entendu ? » répète le barbier d'une voix formidable, en levant son poing fermé sur Chaudoreille, tandis que de l'autre, il lui secoue si brusquement le bras qu'une grande partie du vin va couvrir les joues et le col du chevalier.

« Rien, rien, jé té jure, » balbutie celui-ci

en baissant les yeux pour ne point rencontrer ceux du barbier ; « jé té disais seulement
» qué cé vin avait des fleurs dessus... et qué
» si tu voulais m'en donner quelques bou-
» teilles à garder, jé saurais bien les sous-
» traire à tous les régards... Jé crois qué
» c'est céla qué jé voulais dire... car, en
» vérité, tu mé mets sens dessus dessous
» avec tes crispations... Jé né sais plus
» moi-même cé qué jé dis. »

Touquet lâche le bras de Chaudoreille, comme honteux de son mouvement de fureur, et reprend d'un ton plus calme, en s'asseyant près de lui : « Il y a des choses
» que je désire tenir secrètes... non qu'elles
» soient d'une grande importance... Au
» reste, je ne pense pas que tu te permet-
» tes jamais de jaser sur mon compte ;...
» tu sais trop bien que mon poignard te pri-
» verait à l'instant de l'organe dont tu
» ferais un tel usage.

» — Dé quoi diantre veux-tu qué jé jase ? » dit Chaudoreille en essuyant avec son petit mouchoir de soie sa figure et ses vête-

mens, et se pinçant les lèvres, comme s'il eût craint que Touquet ne voûlut déjà lui couper la langue : « Tu né m'as jamais rien » dit dé tes affaires... jé né suis pas homme » à inventer lé plus pétit mensonge.

» — Je t'ai dit ce que tout le monde sait: » que j'ai recueilli Blanche, parce qu'elle » était restée orpheline chez moi, et que du » reste je n'en avais pas appris plus que les » autres sur son père et sa famille ; elle est » maintenant grande et jolie ; les amoureux » vont arriver, voilà ce qui me contrarie. » Ils s'informeront de tout ce qui concerne » cette jeune fille, et certes ils n'en sauront » pas plus que ce que je viens de te dire. » Celui qui a chanté tout à l'heure m'est » connu ; il est venu ce matin dans ma bou- » tique ; il y a passé deux heures, espérant » toujours que Blanche paraîtrait... M'en- » tends-tu, Chaudoreille?...

» — Jé t'entends... si tu veux, » dit le chevalier en continuant de frotter son pourpoint ; « car jé né sais plus si jé dois ou si » jé né dois pas t'entendre... cé sera comme

» tu voudras. — Je voudrais que tu fusses » un peu moins sot, » dit le barbier en jetant sur son voisin un regard de mépris.

« Point dé mots à double entente, » répond Chaudoreille ; « tu sais qué jé né les » aime pas !... Cé maudit vin tachéra !... et » pour lé moment jé né mé connais point » d'autre pourpoint !...

» — C'est un enfant, un écolier qui n'a » pas encore de barbe au menton, » dit le barbier après un instant de silence, qui n'est interrompu que par le frottement du mouchoir sur les endroits imprégnés de vin ; « ce qu'il vient de faire prouve son peu » d'expérience en intrigues d'amour. Chanter devant ma porte !... me faire entendre qu'il est là... le pauvre garçon aurait » grand besoin de leçon !... — Il est certain » qu'il n'est pas dé la première force sur la » guitare ! — Je ne crois pas qu'il soit connu » de Blanche ! Non.... mais cette romance » qu'il a chantée... c'est bien le même refrain qu'elle m'a dit : *Ma mie est tout pour* » *moi*... — Céla né vaut pas : *Tu régrettes*

» *ta fémelle !*.... Cadédis! quellé différence
» dé mélodie!... — Non, Blanche est la can-
» deur même... elle ne m'aurait pas parlé
» de cette romance si elle connaissait ce
» jeune homme. Pourquoi diable aussi ne
» lui apprends-tu que des vieilleries du
» temps du roi Louis XII? si tu savais lui
» chanter quelque chose de jolie, elle ne
» serait point émerveillée de la première
» romance que chantent des troubadours
» ambulans. — Comment! est-ce à moi
» que tu parles? » dit Chaudoreille en le-
vant la tête. — « Sans doute, puisque tu te
» dis professeur de chant. — Mon cher
» Touquet, écoute bien céci : Jé né vais
» pas té taquiner sur ta manière dé faire
» les barbes; né viens point té mêler dé
» ma façon d'enseigner la musique; chacun
» sa partie!... Tu connais lé proverbe... Jé
» n'apprends à mes élèves qué des chefs-
» d'œuvre!... et jé n'irai point leur four-
» rer dans la tête les pétites gargouillades
» dé cés misérables bouffons, qui viennent
» dé Naples ici en faisant la mêmé roulade!

» — Il est fâcheux alors que les jeunes fil- » les préfèrent ces roulades à tes chefs-d'œu- » vre. Tu as donné ce matin leçon à Blanche; » elle m'a dit que tu l'avais ennuyée avec » ta villanelle.

» — Si un autré qué toi mé disait céla, » s'écrie Chaudoreille en se levant avec dé- pit, « jé croirais qué c'est par jalousie;... » mais il sé fait tard : cetté journée a été » fatigante, et jé vais me réposer. Si pour- » tant tu veux qué jé reste encore, dé » crainte qué les chanteurs ne reviennent, » jé suis prêt à té sacrifier mon répos. — » Non, non, c'est inutile, » dit le barbier en souriant; « on ne reviendra pas, va te » coucher. — Tu n'as donc pas bésoin dé » mes services pour démain soir? — Non... » Cependant si tu veux te promener sur » le pont de la Tournelle à l'heure indi- » quée, tu pourras toujours nous servir de » *mouche*. — Il suffit, » dit Chaudoreille enfonçant son chapeau sur sa tête, « tu » peux compter sur moi à la vie, à la mort; » jé sérai exact au rendez-vous,... et Ro- » lande aura le fil. Adieu. »

En disant ces mots, le chevalier enfile le corridor, l'allée, et ouvre la porte de la maison. Il avance la tête dans la rue, et, après avoir jeté les yeux à droite et à gauche, prend sa course comme un cerf qui entend le son du cor.

CHAPITRE II.

Le Cabinet. Enlèvement.

Tout se tient, tout s'enchaîne dans ce bas-monde : il n'y a point de hasard, mais bien des ricochets qui se renvoient les uns aux autres les événemens heureux ou malheureux dont nous bénissons ou accusons le sort, sans remonter à la source qui les a fait naître, ce qui, à la vérité, nous menerait quelquefois un peu loin.

Urbain a béni le hasard, en apercevant encore de la lumière dans la chambre de Blanche ; mais si la jeune fille n'était pas livrée au repos, c'est que Marguerite n'avait pu se décider à monter se coucher dans son nouvel appartement, avant d'a-

voir su où communiquait la petite porte placée au fond de son alcôve. Si elle n'eût point avoué à son maître qu'elle le voyait veiller la nuit, celui-ci ne lui eût pas fait changer de logement, et voilà comme, de ricochet en ricochet, le bavardage de Marguerite avait permis à Blanche d'entendre la voix douce et tendre d'Urbain, chantant la romance qui le matin l'avait charmée.

« Oui, mademoiselle », disait la vieille, quelques instans avant que le jeune amoureux ne vînt chanter, « je sens que je » mourrai de frayeur s'il faut que je cou- » che seule dans cette vilaine chambre, » habitée jadis par un magicien, et sans » savoir où conduit cette petite porte..... » Peut-être dans le laboratoire de cet » Odoart!... Que sait-on s'il n'y est pas en- » core! Ces sorciers sont quelquefois pen- » dant des demi-siècles enfermés chez eux, » cherchant des secrets pour faire endia- » bler le genre humain. Je suis sûre que » M. Touquet, qui est fort insouciant pour

» tout ce qui tient aux sortiléges, n'a pas
» une seule fois visité cette chambre ; per-
» mettez-moi, mon enfant, de passer la nuit
» dans la vôtre ; demain, quand il fera jour,
» nous irons toutes les deux ouvrir cette
» porte,.. puisque ce chevalier Chaudoreille
» n'a pas eu la complaisance de le faire ; je
» vais passer la nuit dans ce fauteuil ; j'y
» serai beaucoup mieux que là-haut, et
» je vous conterai quelques histoires in-
» téressantes avant de nous endormir. »

Blanche n'avait pas voulu refuser à Marguerite ce que celle-ci réclamait comme une faveur ; la vieille en était à sa troisième histoire de sorciers, et la jeune fille, qui sentait ses yeux s'appesantir, allait se mettre au lit lorsque les accords de la guitare se firent entendre.

Blanche écouta, fit signe à Marguerite de se taire, et bientôt reconnut avec ravissement l'air qu'elle désirait apprendre. Au milieu de la nuit la musique a quelque chose de plus doux, de plus séduisant ; elle trouve plus vite le chemin de l'ame.

La voix d'Urbain était flexible et mélodieuse ; Blanche, ravie, restait immobile, comme si par quelque mouvement elle eût craint de perdre un son ; tandis que Marguerite, l'air étonné, la bouche béante, regardait l'aimable enfant sans paraître aussi enchantée du musicien. Mais Marguerite avait soixante ans passés ; la musique ne pouvait plus produire sur elle le même effet que sur Blanche ; les sons ne frappaient que ses oreilles, tandis qu'ils vibraient délicieusement jusqu'au cœur de seize ans.

Bientôt le bruit qui se fit entendre dans la rue mit fin au bonheur de Blanche ; elle reconnut la voix du barbier, et les menaces qu'il proférait la firent frémir ainsi que Marguerite, qui s'écria aussitôt : « Cou-
» chez-vous, couchez-vous vite, mon enfant,
» et éteignons la lumière !... Si M. Touquet
» s'apercevait que vous veillez encore,....
» s'il me trouvait ici... Ah ! bonne sainte
» Vierge !... je serais perdue !... — Mais
» pourquoi donc se fâche-t-il ainsi après le

» musicien ? dit Blanche, est-ce que c'est
» défendu de chanter le soir dans les
» rues?... J'avais tant de plaisir à enten-
» dre cette romance! Quel mal faisait ce
» jeune homme?... car c'est un jeune
» homme qui chantait, n'est-ce pas, ma
» bonne?... Ce n'est pas là la voix d'un
» vieillard. Ah! qu'il chantait bien!... je
» n'ai jamais entendu une si jolie voix,....
» ça me faisait un effet singulier;... mon
» cœur battait,... mais c'était de plaisir...
» Et toi, Marguerite? »

Marguerite, dont le cœur ne battait que de frayeur, se contentait de répéter : « Couchez-vous vite, soufflons la lampe, et
» surtout n'allez pas dire demain que vous
» avez entendu le chanteur ; cela prouverait
» que vous ne dormiez pas, et M. Tou-
» quet veut qu'on dorme dès qu'on est
» couchée. »

Il fallut bien céder aux instances de la vieille servante : Blanche se coucha, mais elle ne put dormir : la voix du jeune chanteur retentissait encore à ses oreilles, et

au moindre bruit qu'elle entendait dans la rue, elle croyait que c'était le musicien. Quant à Marguerite, après avoir soufflé la lampe, elle s'étendit dans le fauteuil, auprès du feu, et s'endormit en marmottant une prière qui chassait les malins esprits.

Le jour a remplacé cette nuit fertile en événemens ; déjà Blanche est levée, elle semble pensive, préoccupée, la voix du jeune chanteur la fait rêver encore ; elle éprouve de nouveaux désirs, et elle soupire en jetant un coup-d'œil dans la rue. Marguerite court à son ouvrage, en disant à Blanche : « A l'heure où monsieur est » le plus occupé avec ses pratiques, nous » monterons toutes les deux dans ma » chambre ;... mais, mon enfant, surtout » ne parlez pas de la musique. » Blanche le promet en disant : « Comment peut-on » se fâcher quand on vient chanter sous vos » fenêtres un si joli air ! »

Le barbier ne parle point à la jeune fille de l'aventure de la nuit ; il se contente d'observer Blanche, et l'aimable enfant,

se rappelant encore les menaces qu'elle lui a entendu proférer contre le chanteur, n'a nulle envie de causer ; elle se hâte de regagner sa chambre où Marguerite ne tarde pas à venir la rejoindre.

« Voici l'instant, dit la vieille servante ;
» monsieur a plusieurs personnes à raser.
» Venez, mon enfant, montez avec moi,
» et surtout n'ayez pas peur ; j'ai pris toutes
» les précautions nécessaires pour chasser
» les farfadets. — Peur! » dit Blanche en souriant, parce qu'elle s'aperçoit que Marguerite tremble, « non, ma bonne, non ;
» je t'assure que je ne pensais plus à ta
» porte secrète! »

En disant cela, Blanche s'élance sur l'escalier et en monte lestement les marches, tandis que Marguerite la suit lentement, en se disant : « Heureux âge!... où l'on n'a
» pas peur des magiciens, parce qu'on ne
» connaît pas toute leur méchanceté!.... Il
» est vrai qu'elle a un talisman!... »

Arrivée devant la porte, Blanche entre vivement, tandis que la vieille s'age-

nouille et se recommande à sa patronne. Enfin, elle se décide à pénétrer aussi dans son nouveau logement, en jetant autour d'elle des regards inquiets, tandis que Blanche, qui court vers l'alcôve, a déjà tiré le lit au milieu de la chambre.

« Un moment donc, imprudente!... » lui crie Marguerite, « est-ce qu'il faut en » agir si lestement!... — Mais, ma bonne, » plus nous ouvrirons vite cette porte, et » plus tôt tu seras rassurée.... — Rassu- » rée!... je le désire.... Avez-vous votre ta- » lisman, ma petite? — Sans doute!... ne » l'as-tu pas toi-même cousu en dedans de » mon corset?... — C'est juste.... — Je ne » vois pas la porte dont tu m'as parlé... — » Ah!... elle est si bien enchâssée dans la » boiserie... — Ah! la voilà.... — Un in- » stant donc, mademoiselle, que je jette de » l'eau bénite devant nous... — Mais il n'y » a pas de clef,... comment ouvrir? — » Dame,... nous essaierons.... J'en ai plu- » sieurs que j'ai trouvées en nettoyant dans » la maison; peut-être il y en aura une » qui ouvrira.... »

Et Marguerite s'avance en tremblant dans le fond de l'alcôve. Elle tire de sa poche un demi-douzaine de clefs rouillées et de diverses grandeurs; elle veut en essayer une, mais sa main mal assurée ne peut trouver la serrure, et Blanche saisissant la clef, l'essaie sans succès, puis une seconde encore inutilement; mais, à la troisième, la jeune fille pousse un cri de joie, car la clef a tourné, et Marguerite se signe en balbutiant : « Ah! mon Dieu!... la porte » va s'ouvrir!... »

En effet, la porte cède aux efforts de Blanche; elle s'ouvre en craquant et criant sur ses gonds : alors un cabinet carré s'offre aux regards des deux femmes; mais comme il ne reçoit de jour que par la petiteporte que l'on vient d'ouvrir, que cette porte se trouve dans le fond d'une alcôve assez profonde, et que la chambre est déjà très-sombre, on conçoit qu'il fait à peine jour dans le cabinet.

Blanche est restée sur le seuil de la porte, et Marguerite a reculé de trois pas en di-

sant : « Voyez-vous,... voyez-vous, mon
» enfant, que j'avais raison de penser que
» cette porte conduisait quelque part....
» Oh!... cela est noir comme une caver-
» ne!... — Entrons-nous, ma bonne? —
» Mais pas sans lumière, j'espère.... At-
» tendez, je vais allumer ma lampe. Je ne
» sais pas s'il est prudent à nous d'entrer
» dans ce cabinet.... — Mais, Marguerite,
» tu vois bien qu'il n'y a personne... — Je
» ne vois rien... que du noir... Tenez....
» prenez la lampe... et passez devant, ma
» petite... vous avez votre talisman... il ne
» vous arrivera rien. »

Blanche entre la première; elle semble plus curieuse qu'inquiète, tandis que la vieille ne se décide qu'avec peine à la suivre. Le cabinet a six pieds carrés, il ne renferme rien que deux grands coffres vides, placés à terre, et que le temps a couverts de poussière et de toiles d'araignée.

« Eh bien! ma bonne, » dit Blanche en souriant, « où sont donc les sorciers?... Je
» ne vois rien d'effrayant ici.—En effet, »

répond Marguerite, en promenant ses regards autour d'elle, « il n'y a que les quatre
» murs.... Point d'autre porte de communication ; ces deux coffres sont vides....
» Je suis sûre qu'on ne les a pas dérangés
» de place depuis un demi-siècle! N'importe, je vous jure que je ne reviendrai
» plus ici.... Je ne sais pourquoi je m'y
» sens mal à mon aise.... Oh! comme le
» parquet crie sous nos pieds!... — C'est
» qu'on n'a pas marché ici depuis longtemps: cette maison est vieille. — Venez,
» ma chère enfant, sortons de ce cabinet,
» j'en vais fermer la porte à double tour,
» et je ne l'ouvrirai plus tant que j'habiterai cette chambre. »

En disant ces mots, Marguerite pousse Blanche dehors, puis referme la petite porte à double tour, en murmurant entre ses dents : « Hélas! si quelque sorcier veut
» l'ouvrir, cette serrure ne lui résistera
» pas!... mais tous les soirs je mettrai ma
» pelle et ma pincette en croix devant cette
» porte. »

Cette visite terminée, Blanche redescend chez elle, en fredonnant la romance de la veille, et Marguerite retourne à son ouvrage.

Le barbier a fait avancer l'instant de son dîner, et, à six heures du soir, il sort de chez lui en répétant à Marguerite : « Re- » doublez de surveillance ;... que pas un » homme ne puisse pénétrer près de Blan- » che sans ma permission, et instruisez-moi » si vous entendez dans la rue quelque chan- » teur. »

La vieille a promis d'obéir. Touquet s'enveloppe de son manteau et sort pour exécuter les intentions du marquis; habitué à conduire de semblables intrigues, il sait où se procurer tout ce dont il a besoin, et à huit heures moins un quart il est sur le pont de la Tournelle, tandis qu'à cent pas de lui, deux hommes attendent ses ordres près d'une espèce de chaise de voyage attelée de deux chevaux.

Depuis fort long-temps Chaudoreille se promenait sur le pont : de crainte de man-

quer le rendez-vous donné pour huit heures, il était arrivé à six. S'enfonçant la tête dans les épaules, et se cachant le menton sous son petit manteau, il tâchait de se donner l'air d'un conspirateur; la main gauche sur la poignée de Rolande, et de l'autre retenant son manteau, il marchait, tantôt lentemeut, tantôt à pas précipités, et, dès que quelqu'un passait près de lui, ne manquait pas de murmurer de manière à être entendu : « Qu'ellé tarde à vénir!...
» qui peut la réténir!... jé brûle, jé boue,
» jé meurs d'impatience!... »

Dès qu'il aperçoit Touquet, il court à lui, et soulève le coin de son manteau, puis regardant si personne ne passe, lui dit d'un ton mystérieux : « Mé voilà!...

» — Eh morbleu! je vois bien que c'est
» toi, » dit le barbier en haussant les épaules; « mais j'aimerais mieux voir la petite.
» — Ellé n'a pas encore paru,... j'en ré-
» ponds; j'ai régardé toutés lés femmes
» sous lé nez! — Il n'est pas huit heures,..
» attendons. — Sois tranquille, jé vais mé

» rémettre en embuscade et examiner at-
» tentivément tous lés visages féminins. —
» Prends garde de te faire donner quelques
» soufflets, ce qui amasserait du monde et
» ne me plairait nullement. — Des souf-
» flets! cé sont dés baisers qué tu veux
» dire!... Mais jé leur fais la grimace pour
» ne point lés tenter. »

Et Chaudoreille, enfonçant son chapeau sur ses yeux, s'éloigne en faisant d'aussi grands pas que ses petites jambes le lui permettent.

Au bout de trois minutes, Chaudoreille revient en courant dire au barbier : « Voilà
» unéfemmequidébouchepar léPont-Marie
» et va passer sur celui-ci. — Eh bien! est-
» ce celle que nous attendons? Tu dois le
» savoir, si tu l'as regardée sous le nez. —
» Non, cetté fois, jé mé suis réténu parcé
» qu'ellé donné lé bras à un homme, et qué
» célui-ci aurait pu être effrayé. — Si elle
» est avec un homme ce ne peut être notre
» jeune fille; on n'amène pas de témoin à
» un rendez-vous amoureux. — C'est justé, »

dit Chaudoreille, et il s'éloigne de nouveau.

Quelques minutes après il revient vers Touquet, en s'écriant : « Voici une autré
» femme qui sé dirige dé cé côté ; mais cellé-
» ci est seule ;... jé m'en suis assuré! — Est-
» ce notre belle? — Non, cé n'est pas elle.
» — Eh! imbécile, que viens-tu donc me
» dire alors? — C'est pour qué tu né fassés
» pas dé méprises ; j'ai cru devoir t'avertir.
» — Chaudoreille, fais-moi le plaisir de te
» tenir tranquille ; je saurai fort bien re-
» connaître sans toi celle pour qui je viens,
» quoique je ne l'aie pas encore vue ; je suis
» certain de ne point me tromper... Mais,
» morbleu, si elle ne vient pas au rendez-
» vous, je t'envoie boire de l'eau sous le
» pont, pour t'apprendre à mieux faire tes
» commissions. »

Chaudoreille n'a pas entendu les derniers mots du barbier ; il est déjà loin ; mais il revient précipitamment et d'un air effaré. « Qu'est-ce encore? dit Touquet. — Uné
» patrouille du guet qué jé viens d'aperce-

» voir et qui va passer dévant nous... — Eh
» bien! que nous importe le guet? la pro-
» menade sur ce pont est-elle défendue?...
» Et quand même il nous verrait enlever
» une fille, je te réponds qu'il ne s'en in-
» quiéterait guère.... — Est-cé qué nous
» n'avons pas l'air suspects?... — Tu me
» fais pitié!... — Jé vais mé donner un air
» riant pour éloigner les soupçons... —
» Tiens voilà pour te donner plus d'assu-
» rance. »

En disant cela, le barbier allonge un coup de pied à Chaudoreille, mais celui-ci le reçoit en chantant, et se contente de se frotter la partie attaquée, en faisant des roulades, parce que dans ce moment le guet passe devant eux. Quand la patrouille est éloignée, il respire plus librement et s'écrie :
« Ils nous auront pris pour dé simplés trou-
» badours. — Ils t'auront plutôt pris pour
» un fou! La peste soit des poltrons!... cela
» n'est bon qu'à tout gâter! — Jé né mé
» fâche point d'uné chose qui né peut mé
» régarder!... mais dans les grandes occa-

» sions, il mé semble qué la ruse vaut sou-
» vent la valeur. »

Le barbier commence à s'impatienter, lorsqu'enfin une jeune femme passe sur le pont, marchant lentement, et regardant de temps à autre autour d'elle; Chaudoreille ne l'a pas aperçue, quoiqu'il soit alors en embuscade du côté de la rue des Deux-Ponts.

Touquet s'approche de l'inconnue; il l'examine : c'est bien la jeune fille que le marquis lui a dépeinte. De son côté, la demoiselle regarde le barbier avec attention, et semble attendre qu'il lui adresse la parole.

« N'êtes-vous point la signora Julia? » dit à voix basse le barbier en s'approchant de la jeune fille. — « Et vous le barbier Tou-
» quet? » lui répond celle-ci en levant sur lui ses yeux noirs et pleins de feu.

Le barbier est surpris de s'entendre nommer par une personne dont il ne se croyait pas connu; mais, après avoir de nouveau considéré la jeune fille, il reprend : « Puis-

» que vous me connaissez, vous devez sa-
» voir que c'est le marquis de Villebelle qui
» m'envoie près de vous. — Le marquis est
» bien peu galant, répond Julia, de ne
» point venir lui-même à un premier ren-
» dez-vous. — Les grands seigneurs ne sont
» pas maîtres de tous leurs momens; ce
» n'est point d'ailleurs sur ce pont que
» M. le marquis désire vous entretenir de son
» amour, je suis chargé de vous conduire....
» — A sa petite maison du faubourg Saint-
» Antoine, sans doute? — Il me paraît, si-
» gnora, que vous êtes au fait de tout ce
» qui touche M. le marquis; d'après cela je
» n'ai plus rien à vous apprendre, si ce
» n'est que la voiture est à cent pas d'ici. —
» Eh bien, partons.

» — Parbleu! » se dit le barbier en offrant son bras à Julia pour gagner la voiture, « voilà une jeune fille qui ne fait
» point de façon pour se laisser enlever.
» Mais j'avoue qu'elle a dans la voix, dans
» les manières, quelque chose de décidé,
» de piquant, qui étonne et qui plaît. »

Ils touchaient à la voiture lorsque la voix de Chaudoreille se fit entendre. Il courait après le barbier, en criant : « Voilà uné » femme qui arrive du côté dé la porte dé la » Tournelle : c'est notré pétite ; jé l'ai récon- » nue à sa démarche. »

En achevant ces mots, Chaudoreille se trouva près du barbier, et aperçut la personne à laquelle il donnait le bras.

« Comment !... qu'est-ce à diré ?... dois- » je en croiré mes yeux !... » s'écrie le chevalier, « c'est notré belle ?... et par où dian- » tre a-t-elle passé !... N'importe, nous la » ténons, c'est l'essentiel !... Je vais protéger » votre marche. »

Chaudoreille tire son épée, et, n'écoutant pas le barbier qui lui ordonne de s'éloigner, court jusqu'à la voiture, en criant aux deux hommes qui sont auprès : « Mes » amis, la voici !... dé l'adresse, du courage, » sandis ; il faut qu'ellé monte dé gré ou dé » force. »

On ouvre la portière, et Chaudoreille est un peu surpris de voir que la jeune per-

sonne s'élance la première dans la voiture ; il va en faire autant et se placer auprès d'elle, lorsque Touquet, le tirant par son haut-de-chausses, l'envoie rouler à quatre pas sur le pavé, et monte près de Julia en disant au cocher : « Partez! »

« Comment, capedébious, ils vont l'enlever sans moi! » dit Chaudoreille en se relevant. « Non pas, dé par tous les dia- » bles!... il né sera pas dit qué jé né termi- » nerai point l'aventure.... D'ailleurs on né » m'a donné qu'un à-compté, et jé veux » être soldé avant qué lé marquis né soit » déjà las dé la pétite. »

Aussitôt Chaudoreille s'élance après la voiture; habitué à courir, il parvient à l'atteindre, monte derrière, et se laisse emmener au grand galop, en ayant soin de se tenir fortement aux glands, qui lui servent d'appui.

CHAPITRE III.

La petite Maison. — Jeu nouveau.

La voiture a bientôt dépassé la porte Saint-Antoine, qui ne se trouvait point alors au haut du faubourg, mais à l'endroit où la rue est coupée par les boulevards, et qui servait fréquemment de point de réunion aux vagabonds, pages, laquais et coupeurs de bourses. La petite maison du marquis était située près de *la Vallée de Fécamp* (qui, aujourd'hui, est remplacée par une rue qui porte son nom, et fait la continuation de la rue de la Planchette). Traverser alors au milieu de la nuit ces lieux sombres et mal famés, c'était s'exposer autant qu'en passant dans la forêt de Bondy. Cependant

beaucoup de seigneurs avaient choisi ce quartier pour le théâtre de leurs galanteries ; ils y possédaient des petites-maisons, leurs rendez-vous ordinaires, et s'y rendaient souvent incognito, mais toujours bien armés.

La voiture s'arrête devant un mur de clôture ; Chaudoreille regarde de tous côtés. La maison est isolée, et le mur paraît clore un jardin qui l'entoure. Mais déjà Touquet est descendu ; il s'approche d'une petite porte que le chevalier n'avait point aperçue, et tire une sonnette ; avant qu'on ne vienne ouvrir, Chaudoreille a quitté la place qu'il occupait, et a été offrir sa main à Julia pour l'aider à descendre de la voiture.

On ouvre ; un homme paraît : il tient une lanterne à la main, et jetant les yeux sur la voiture et la dame qui en descend, se contente de sourire en faisant un profond salut au barbier. « Votre maître a dû vous » prévenir, » lui dit Touquet à demi-voix. — « Oui monsieur, répond le valet, je vous attendais. »

Le barbier se retourne pour introduire Julia et aperçoit alors Chaudoreille, qui se tient l'épée nue à la main devant la portière, comme s'il était en faction. Un mouvement d'impatience échappe au barbier; après avoir fait entrer Julia, il prend Chaudoreille par son manteau, et, le poussant brusquement devant lui, le fait aussi passer dans le jardin en lui disant : « Puisque » tu nous as suivis jusqu'ici, il faudra bien » que tu nous serves à quelque chose. — » C'est mon dévoir, sandis! » répond le chevalier, tandis que Touquet referme la porte du jardin, après avoir dit aux deux hommes qui sont près de la voiture : « Attendez-» moi. »

On suit une longue allée de tilleuls qui conduit à la maison. Le jardin est sombre; le valet qui porte la lanterne marche en avant, et Chaudoreille, qui se trouve le dernier, regarde de temps à autre à droite et à gauche avec inquiétude; il veut entamer la conversation et s'est déjà écrié : « Cé » jardin mé paraît être très-vaste! » Mais le

barbier se retourne et lui ordonne de se taire. Pour se dédommager de ce silence forcé, Chaudoreille, qui tient toujours Rolande nue à la main, en frappe tous les arbres qu'il rencontre.

On arrive à la maison : on entre dans un vestibule au fond duquel est un escalier, tandis qu'à droite et à gauche des portes conduisent dans les appartemens du rez-de-chaussée. Julia, qui a suivi sans parler ses conducteurs, paraît examiner attentivement tout ce qui s'offre à sa vue. Chaudoreille, se trouvant alors près de l'homme à la lanterne, pousse un cri de surprise en disant : « Eh qué diantre ! jé né mé trompé point !... » c'est Marcel,... un dé mes anciens amis. » Tu né mé réconnais pas !... jé suis Chau- » doreille,... nous avons été six mois en » prison ensemble,... mais c'était pour uné » bagatelle !... J'en suis sorti blanc commé » neige !... — Taisez-vous, imbécile ! s'é- » crie le barbier, vous ferez plus tard vos » reconnaissances. Où est l'appartement de » Madame ? — Au premier, » répond Mar-

cel, après avoir tendu la main à Chaudoreille, qui la lui secoue comme s'il venait de trouver son meilleur ami.

« Conduisez-nous, dit Touquet, et toi,...
» reste ici. »

Cet ordre s'adressait au chevalier, auquel il ne fit nul plaisir, mais il fallait obéir; cependant lorsque Chaudoreille s'aperçut qu'il n'y avait aucune lumière dans le vestibule où on le laissait, et qu'il allait se trouver dans la plus complète obscurité, il monta quelques marches de l'escalier en criant d'une voix chevrotante: « Né mé laissez pas
» long-temps seul ici,... la nuit est froide
» et jé crains dé m'enrhumer. »

Marcel guide Julia et le barbier, et, après leur avoir fait traverser plusieurs pièces que sa lanterne seule éclaire, ouvre une porte en disant : « Voici l'appartement où
» Madame pourra se reposer. »

Julia ne put retenir un cri de surprise, et le barbier lui-même reste dans l'admiration. La pièce dans laquelle ils entrent est éclairée par un lustre pendu au plafond,

et l'éclat des bougies permet d'admirer le luxe avec lequel cet endroit est décoré. Des peintures charmantes, des images séduisantes et voluptueuses ornent les boiseries; un meuble bleu-tendre, où la soie et l'argent sont mariés avec art, des glaces de Venise, des tapis de Perse, des candélabres sur lesquels brûlent des parfums, tandis que des fleurs naturelles sont disposées plus loin en pyramides dans des vases de cristal, tout concourt à faire de ce séjour un lieu de délices, où l'on a réuni ce qui peut enivrer les sens et inspirer le plaisir.

Julia et le barbier sont entrés dans la pièce éclairée; Marcel se tient respectueusement à la porte, et semble attendre des ordres.

« Cet endroit est délicieux, dit Julia; » mais je ne vois pas le marquis. — Vous » le verrez bientôt, madame, répond Touquet; dans une heure il sera ici : en attendant veuillez demander tout ce qui » pourra vous être agréable, vos désirs se» ront accomplis sur-le-champ. Cette son-

» nette répond en bas..., n'est-il pas vrai,
» Marcel? — Oui, monsieur; et comme
» madame peut avoir besoin de prendre
» quelque chose, j'ai disposé une collation
» dans la petite pièce voisine. »

Marcel indiquait une porte masquée par une glace; le barbier la poussa, et l'on vit une seconde pièce, plus petite, mais éclairée également, et décorée avec autant de magnificence, si ce n'est que l'ameublement et les tentures étaient de velours ponceau, orné de franges d'or, tandis que le bleu clair et l'argent régnaient sans partage dans la première.

« Il ne m'a pas trompé, » se dit Touquet, en jetant un coup-d'œil dans la seconde pièce, « lorsqu'il m'a dit avoir fait
» de cette maison un séjour enchanteur :
» quel luxe ! quelle magnificence !.... Que
» d'argent de dépensé pour tout cela !...
» Et il ne se trouve pas heureux !... »

Julia s'était jetée sur un lit de repos, et paraissait pensive. Le barbier la salua, et, faisant signe à Marcel, sortit avec lui de l'appartement.

Marcel était un garçon de vingt-huit à trente ans, petit, gros et sans souci ; d'une obéissance et d'une exactitude orientales, mais doué de fort peu de génie, et incapable de conduire aucune intrigue. Le marquis, auquel il fallait des gens plus adroits, plus actifs, plus entreprenans, mais qui appréciait la fidélité de Marcel, n'avait pas trouvé, pour le garder, de meilleur moyen que de lui confier l'intendance de sa petite maison. Là, les fonctions de Marcel se bornaient à une obéissance passive aux ordres qu'il recevait ; mais étranger à toutes les intrigues dont les lieux qu'il habitait étaient le théâtre, il ignorait parfois jusqu'au nom de la personne qui, pendant un court espace de temps, régnait en souveraine dans la petite maison ; peu lui importait, et son insouciance étant une garantie de sa discrétion, c'était une qualité dans l'emploi qu'il remplisssait.

« Vous connaissez Chaudoreille? » dit le barbier à Marcel, en le suivant dans le corridor qui conduisait à l'escalier. « Oui,

» monsieur, » répond le valet en poussant un soupir; « je l'ai connu... dans une affaire » assez malheureuse, puisque cela m'a fait » passer six mois en prison, et Dieu sait si » j'étais coupable!... Il y a sept ans envi- » ron, je n'étais pas encore au service de » M. le marquis, je me trouvais à boire » dans un cabaret, Chaudoreille y était » aussi; il jouait au piquet avec deux au- » tres cavaliers, et m'invita à me mettre de » sa partie. Je me laissai aller ; je jouai et » perdis. Il prit ma place, m'emprunta » quelques écus, en me disant que nous » serions associés, et joua avec un bonheur » surprenant; j'étais charmé de le voir ga- » gner, lorsque nos adversaires prétendi- » rent qu'il trichait; alors on se disputa : » au lieu de nous payer, on voulut nous » battre, si bien que cela fit du bruit; les » sergens arrivèrent avec leurs archers, et » l'on nous conduisit en prison, Chaudo- » reille et moi. Voilà comme nous fîmes » connaissance. Mais depuis ce temps je » suis dégoûté du jeu, et je ne voudrais

» pas toucher une carte. — Tant mieux » pour vous, je vous engage à persévérer » dans cette résolution. »

Le barbier et Marcel descendaient alors l'escalier qui donnait dans le vestibule, lorsque les cris : « Au voleur!... à la gar- » de!... à l'assassin! » parvinrent à leurs oreilles. Ces cris partaient du jardin, et Touquet reconnut la voix du chevalier.

« A qui diable en a-t-il? » dit le barbier en pressant le pas, tandis que Marcel le suivait en répétant : « Des voleurs! c'est » singulier!... Cependant les portes fer- » ment bien, et les murs du jardin ont dix » pieds de haut. »

Ennuyé d'être sans lumière dans le vestibule, Chaudoreille était retourné dans le jardin, où, quoique la lune fût presque masquée par les nuages, on distinguait cependant devant soi. Le chevalier chantait un virelai, qu'il accompagnait en frappant avec Rolande les branches alors dépouillées de feuillage. Tout à coup, à l'entrée d'un bosquet, une grande figure blanche se

trouve vis-à-vis de Chaudoreille, qui s'arrête en criant d'une voix altérée : « Qui va » là?... »

On ne lui répond pas, et il juge prudent de ne point répéter sa question et de regagner la maison. Mais, dans son trouble, il se trompe de chemin, et, au détour d'une allée, aperçoit devant lui un autre personnage qui tient à la main une massue dont il semble disposé à le frapper. C'est alors que Chaudoreille, qui sent que les forces lui manquent pour fuir, fait retentir le jardin de ses cris.

Guidés par la voix, le barbier et Marcel sont bientôt près de lui. « Qu'as-tu donc? » Pourquoi ce bruit? lui dit Touquet. — » Né voyez-vous pas cé misérable qui m'at- » tend là bas pour m'assommer,... tandis » qué son complice est caché dans un au- » tre bosquet?... »

Le barbier se retourne pour regarder l'endroit que Chaudoreille désigne de la main; Marcel en fait autant en tenant la lanterne en avant; bientôt ce dernier part

d'un éclat de rire, et le barbier s'écrie :
» J'étais sûr que ce drôle nous ferait encore
» des sottises.

» — Comment des sottises!... cadédis!
» pourquoi ces gens-là né mé répondent-ils
» point quand jé leur crie : Qui va là? —
» Cela leur serait difficile, dit Marcel,
» celui que tu aperçois là-bas est Hercule
» tuant l'hydre de Lerne, et l'autre est
» probablement Mercure ou Mars, peut-
» être même est-ce Vénus qui t'a fait
» peur! — Fait peur! et non sandis! jé
» n'ai pas eu peur, mais on prévient les
» gens quand on a un Olympe dans son
» jardin;... en tout cas, si c'est Mercure,
» il peut sé flatter d'avoir reçu cinq ou six
» coups du plat dé cette épée, et jé n'y
» allais pas dé main morte.

» — Et si cette jeune fille a entendu tes
» cris, misérable! » dit le barbier en se
dirigeant vers la petite porte... — « Je ne
» le pense pas, dit Marcel; l'appartement
» qu'elle occupe donne de l'autre côté du
» jardin. »

Le barbier ouvre alors la porte par laquelle ils sont entrés. « Reste avec Marcel, » dit-il à Chaudoreille, le marquis va » venir; s'il a quelques ordres à donner » pour moi, tu reviendras me les commu» niquer sur-le-champ. Mais devant mon» seigneur, contente-toi d'être muet. S'il » t'échappe le moindre mot, si tu commets » une nouvelle gaucherie, songe que c'est » moi que me charge de t'en punir. »

En disant cela, Touquet s'élance dans la voiture, qui part sur-le champ. Chaudoreille est enchanté de rester, en pensant qu'il va voir le marquis, et se trouver à même de lui prouver son intelligence; il prend le bras de Marcel, et se rappelant que celui-ci est d'un caractère fort doux, et qu'on peut facilement lui en faire accroire, il se félicite du hasard qui lui a fait le rencontrer.

Le barbier s'est fait descendre à quelques pas de chez lui. Il paie les gens, renvoie la voiture et se hâte de gagner sa maison, car le marquis doit s'y rendre

vers dix heures, et il n'en est pas loin. Marguerite ouvre à son maître, qui lui adresse les questions ordinaires au sujet de Blanche, et la vieille servante jure, par sa patronne, qu'aucun homme n'a parlé à la jeune fille.

Touquet renvoie Marguerite; il veut attendre seul le marquis. Dix heures ont sonné depuis long-temps, et le barbier, qui s'attend à des félicitations et à une nouvelle récompense, commence à s'étonner du peu d'empressement du marquis, lorsqu'enfin on frappe à la porte de la rue, et le grand seigneur entre de nouveau chez le barbier.

« Parbleu! mon pauvre Touquet, j'ai bien » manqué d'oublier notre rendez-vous, » dit le marquis en se jetant sur un siége. « —Quoi! monseigneur, vous, oublier une » affaire d'amour! cela m'étonne, je l'a- » voue. — Tu devrais cependant le conce- » voir mieux qu'un autre : ne doit-on pas » finir par se lasser de ce que l'on fait » chaque jour!.... Je suis tellement blasé

» sur tout cela!... J'avais, Dieu me pardonne, totalement oublié la petite!... » J'étais à l'hôtel de Bourgogne avec Chavagnac, Montheil et quelques autres » amis; Turlupin, Gautier-Gargulle et » Gros-Guillaume nous ont beaucoup divertis. Ces drôles sont fort plaisans; ils » ont la vogue; toute la cour ira les voir!... » c'est une fureur, surtout depuis qu'ils » ont représenté une scène bouffonne dans » le palais du cardinal, et que Richelieu » leur a permis de jouer à l'hôtel de Bourgogne, en dépit de la requête des comédiens. En sortant de là nous sommes » entrés au cabaret; nous étions en train » de rire, nous avons battu quelques petits » bourgeois qui voulaient nous disputer » une table; ils ont crié comme le diable, » les sergens sont arrivés, mais nous nous » sommes nommés tout bas, et les archers » du roi nous ont aidés à mettre toute cette » canaille à la porte!... Nous sommes restés » maîtres du champ de bataille, cela ne » pouvait pas finir autrement. Je n'ai ja-

» mais tant ri!.... Chavagnac voulait abso-
» lument manger une omelette sur la fi-
» gure d'un gros marchand de merceries;
» le pauvre diable faisait déjà des grimaces
» horribles de frayeur ; c'était fort comi-
» que : il s'en est sauvé en avalant douze
» verres d'eau-de-vie de suite; ensuite
» nous l'avons fait rouler du premier jus-
» qu'en bas... Enfin, mon cher, tu conçois
» que dans tout cela, la petite brune m'était
» sortie de la tête;... mais tout à l'heure
» on a parlé d'un maître fripon; j'ai pensé
» à toi, et cela m'a rappelé notre rendez-
» vous. Eh bien! au fait, où en sommes-
» nous? — Monseigneur, j'ai rempli vos
» désirs, et depuis une heure la jeune fille
» est dans votre petite maison. — Bath!...
» Quoi! vraiment tout est déjà terminé?...
» Mais il me paraît que la demoiselle n'a
» pas fait trop de façons. — Je dois vous
» avouer, monsieur le marquis, qu'en ef-
» fet, elle est montée en voiture de fort
» bonne grâce.... — Un peu de résistance
» m'aurait plu davantage; c'est cruel!

» n'avoir qu'à désirer !... Ces jeunes filles
» ont un empressement quand on leur
» parle d'un grand seigneur ! Je suis pres-
» que fâché de m'être empêtré de celle-
» ci !... car, le diable m'emporte, si je
» l'aime le moins du monde !... Pour un
» rien je la ferais reconduire où on l'a
» prise... Qu'en dis-tu, Touquet ? cela ce-
» rait drôle, heim ?... »

Le barbier, qui est piqué du peu de joie que le marquis témoigne en sachant qu'il a réussi à enlever la jeune fille, répond d'un air froid : « Je vois qu'en effet monseigneur
» a totalement oublié celle qui l'avait charmé
» il y a deux jours; s'il se la rappelait, il ne
» se montrerait pas aussi indifférent à sa
» possession. — Comment ! est-ce qu'elle
» est vraiment bien ?... Est-ce que tu la
» crois capable de me fixer quelque temps ?
» — J'ignore, monseigneur, si elle aura
» ce bonheur ; mais j'ai vu beaucoup de
» courtisanes à la mode qui ne valaient
» point cette jeune Italienne. — C'est une
» Italienne ? — Oui, monseigneur. — Tant

» mieux, cela me changera un peu... —
» Elle se nomme Julia : sa figure, sans être
» régulièrement belle, a je ne sais quoi de
» piquant, de séduisant ; elle a dans la voix,
» dans les manières, enfin dans toute sa per-
» sonne quelque chose qui annonce du ca-
» ractère,... de l'originalité.... Bref, ce
» n'est point une beauté langoureuse comme
» on en rencontre si souvent. — Sais-tu que
» tu piques vivement ma curiosité !... Me
» voilà plus content de l'aventure ; allons...
» demain nous irons admirer tout cela. —
» Demain !..... Quoi, monseigneur, et cette
» jeune fille qui vous attend avec impa-
» tience? — Il faudra pourtant bien qu'elle
» soupire jusque-là ; j'ai promis à mes amis
» d'aller les rejoindre et de finir la nuit
» avec eux ; entre gens d'honneur on ne
» peut manquer à sa parole !... La belle
» Julia prendra patience... — J'avais aussi
» laissé près de Marcel un de mes hommes ;
» dans le cas où monsieur le marquis aurait
» eu quelques nouveaux ordres à me faire
» parvenir, je pensais qu'il s'en serait servi ;

» Marcel ne pouvant quitter la maison. —
» Eh bien, ton homme attendra, on lui
» donnera quelques pistoles de plus... A
» propos, il faut que je te paie... Tiens,
» voilà de l'or que j'ai gagné ce matin au
» lansquenet. Mais l'heure se passe, je gage
» que les mauvais sujets s'impatientent, je
» cours les rejoindre. Nous passerons une
» nuit charmante; nous sommes en train
» de nous divertir... Nous ferons des niches
» aux bons habitans de Paris, nous rosse-
» rons le guet, nous arrêterons les porteurs
» de chaises, et je ne répondrais pas que
» nous n'allassions point voler quelques
» manteaux sur le Pont-Neuf. »

Le marquis s'éloigne lestement, et le barbier referme sa porte en se disant : « Après
» tout, qu'il en agisse comme il voudra main-
» tenant! que m'importe!... Je suis payé. »

Pendant que cette entrevue a lieu dans la rue des Bourdonnais, la jeune fille que l'on a laissée dans le voluptueux boudoir, quitte le lit de repos, dès que ceux qui l'ont amenée sont éloignés. Elle s'approche d'une

glace dans laquelle on peut se voir entièrement ; une glace suffit pour distraire une jeune fille et lui créer de l'occupation. Julia arrange sa coiffure, elle passe ses doigts dans ses cheveux, en reforme les anneaux ; elle s'examine, se sourit. Julia est coquette ; toute femme l'est un peu, dit-on ; pour juger du plus ou du moins, il ne faut que compter les minutes qu'elle passe devant son miroir, et d'ordinaire ce n'est pas la plus jolie qui s'y regarde le plus long-temps.

Enfin Julia paraît contente d'elle-même ; elle s'éloigne de la glace, et parcourt le boudoir, ainsi que la pièce voisine, admirant, considérant ce quelle a paru voir avec indifférence, tant que l'on pouvait l'observer. Elle s'arrête devant une pendule que porte un petit Amour d'albâtre, l'aiguille marque près de onze heures. Julia soupire ; son front se rembrunit, et elle se jette sur un fauteuil en balbutiant : « Il ne vient pas ! »

Tandis que la jeune fille soupire en regardant la pendule, Chaudoreille se fait conduire à la salle à manger, disant qu'il

meurt de faim et que depuis matin il court pour le service de M. le marquis. Marcel s'empresse d'offrir à son hôte un bon souper, auquel le chevalier fait honneur. Tout en mangeant, Chaudoreille raconte ses exploits à son ancien ami, et, comme Marcel l'écoute avec la plus grande confiance, notre Gascon, enchanté de trouver quelqu'un qui ajoute foi à ses prouesses, a déjà tué quinze rivaux, et délivré vingt victimes de la tyrannie, avant d'être à son second plat.

« Mon ami, » dit Marcel, en ouvrant de grands yeux, et se versant à boire, « il
» paraît que tu as une tête chaude!... —
» Chaude! sandis!... dis donc bouillante!...
» dis donc volcanique!... cé n'est pas ma
» faute, mais jé né puis mé modérer!... jé
» suis un *raffiné d'honneur*,... un vrai dia-
» ble, c'est lé mot. — Mais pourquoi donc
» appelais-tu du secours contre les statues
» du jardin? — Écoute, mon cher Marcel :
» d'abord jé né pouvais pas déviner qué
» c'étaient des statues, et quand on est

» brave, on croit voir des voleurs partout ;
» tu né comprends pas céla toi, parce qué
» tu es d'un sang très-calme ; ensuité, tu
» sens bien qué jé né pouvais pas mé per-
» mettre de tuer personne dans la maison
» dé M. le marquis dé Villebelle, sans lui
» en avoir démandé la permission. — Chut !..
» ici on ne nomme jamais M. le marquis
» par son nom !... — Ah ! j'entends, c'est
» justé ; il faut du mystère,... pesté ! c'est
» lé séjour des amours *incognito !*... Dis
» donc, Marcel, y a-t-il long-temps qué tu
» habites cetté maison ? — Cinq ans à peu
» près. — Tu dois en avoir vu dé belle !...
» — Je n'ai rien vu, car ici il faut voir et
» ne pas voir. — J'entends très-bien... Qué
» diantre, est-cé qué tu mé prends pour
» un bélitre ?... C'est égal, tu as uné place
» d'or !... Lé marquis est généreux, n'est-
» cé pas ? — Oui. — Tu gagnes au moins
» vingt pistoles par an ! — Le double. —
» Heureux coquin !... quand jé dis coquin !...
» tu es lé plus parfait honnête homme qué
» jé connaisse,... jé crois même qué tu es

» lé seul qué jé connaisse ;... cé cher Mar-
» cel !... qué jé suis content dé t'avoir ré-
» trouvé !... Jé t'ai cherché partout : dans
» les académies, dans les brélans, dans les
» tripots mêmes !... — Oh ! il y a long-temps
» que je ne joue plus ! — Bath !... tu plai-
» santes !. — Non, depuis notre aventure je
» suis dégoûté du jeu; aller en prison quand
» on est innocent, c'est fort désagréable !
» — Eh ! mon ami ! il y a tant dé fripons
» qui n'y vont pas !... tu vois bien qué céla
» fait la balance. Quant à moi, j'avoue qué
» jé joué toujours,... cela m'amuse ! d'ail-
» leurs c'est un plaisir dé grand seigneur,
» il n'ya rien dé plus noble qué déjouer et
» déperdre jusqu'à ses chausses. — Comme
» je ne suis qu'un valet, je n'ai pas besoin
» de suivre cette mode. — Tu as tort, il faut
» toujours singer les grands. Tu étais d'une
» superbé force au piquet !.... — Moi !....
» oh ! j'étais très-faible, au contraire !.. —
» Puré modestie ;... pardieu, jé veux pren-
» dre uné léçon de toi, nous avons soupé : en
» attendant que ton maître arrive, faisons

» une partie pour passer lé temps...— Cela » serait difficile, je n'ai point de cartes ici. » Quand par hasard j'en trouve là-haut qui » ont servi à mon maître et à ses amis, je » les brûle ou je les vends. — Voilà qui est » contrariant, et moi qui ai presqué tou- » jours un jeu dé piquet dans ma poche, il » faut justément qué jé lé laisse chez moi.

» — Tiens, Chaudoreille, goutte de cette » liqueur,... cela vaudra mieux que de » jouer... » En disant cela, Marcel emplissait deux tasses de crême de vanille et en plaçait une devant son convive. « Oui, j'aimé » beaucoup la liqueur, dit Chaudoreille, » celle-ci a un parfum exquis; mais nous » pourrions boire et jouer en même temps... » — Puisque je te dis que je n'ai pas de » cartes. — Tu as des dés, au moins? — » Pas davantage. — Des boules? — Non. » — Des dames, des dominos? — Aucun » jeu, te dis-je. — Qué la peste t'étouffe!... » comment passer le temps sans jouer.... » Ah! quelle idée délicieuse!... jé viens dé » trouver un petit jeu fort agréable et qué

» tu comprendras facilement. Tu as devant » toi ta tasse pleine dé liqueur, moi j'ai la » mienne,... elles sont d'égale grandeur ; » jé té joue un écu à la première mouche... » — Quelle mouche? — Écoute bien : il né » manque pas dé mouches dans cette cham- » bre, celui dans la tasse duquel il en vien- » dra le plus tôt une, gagnera un écu à » l'autre,... est-ce dit ? — Voilà un drôle de » jeu,... mais je le veux bien. — En cé cas, » tape dans la main ,... c'est fini, attention » à notré jeu. »

Chaudoreille ne bouge plus ; les yeux fixés alternativement sur sa tasse et celle de son adversaire, attendant avec impatience qu'une mouche vienne goûter la liqueur sucrée. Aucun d'eux ne fait un mouvement, de crainte d'effrayer les insectes ailés. Il y a déjà cinq minutes qu'ils sont immobiles devant leur tasse, lorsque Marcel laisse échapper un éternuement.

« Qué lé diable te confonde, s'écrie » Chadoreille, tu as fait fuir la plus bellé » mouche qui approchait dé ma tasse,...

» elle allait y entrer! — Est-ce ma faute
» s'il me prend envie d'éternuer ! — C'est
» tricher, mon cher, et en bonné con-
» science, tu devrais perdre la partie. —
» Tu plaisantes, sans doute ? — Jé veux
» bien té passer cet éternuement, mais si
» tu récommences cela comptera... Atten-
» tion : les mouches volent. »

On observe de nouveau le silence : de temps à autre Chaudoreille regarde en l'air, et semble implorer les mouches, pour qu'elles viennentgoûter sa liqueur. Enfin, après quelques minutes d'attente, une mouche se prend à la vanille, mais c'est dans la tasse de Marcel qu'elle va boire.

« J'ai gagné! s'écrie celui-ci. — Un in-
» stant! » dit Chaudoreille, en frappant du pied avec dépit. « Laissé-moi juger lé coup.
» — Il me semble qu'il n'y a point d'équi-
» voque. La mouche est encore dans ma
» tasse. — Mais il s'agit dé savoir si c'est
» vraiment une mouche; jé né puis pas
» perdre un écu *chat en poche !* — Oh !
» regarde tant que tu voudras. »

Chaudoreille se lève et avance la tête pour voir de plus près dans la tasse qui est devant Marcel; mais à peine s'est-il, par ce mouvement, approché de son hôte, qu'il s'écrie en portant la main à son nez : « Lé pari est nul!... il n'y a rien dé fait !

» — Qu'est-ce à dire! » s'écrie à son tour Marcel en se levant de table. — « Jé » té répète qué lé pari est nul. — Et pour» quoi? — Pourquoi? sandis! parcé qué » tu as l'haleine forte et qué tu fais tom» ber les mouches au vol; d'après cela tu » vois qué la partie n'est pas égale. — » Chaudoreille, je veux bien prendre la » chose en riant et ne point recevoir ton » argent; mais je me flatte d'avoir l'ha» leine pour le moins aussi fraîche que la » tienne.

» — Prendre la chose en riant, » dit le chevalier, en portant la main à la poignée de son épée. « Est-ce qué tu veux me » vexer? Sandis! si jé lé savais! — Allons! » allons! calme-toi! — Mé crois-tu fait » pour souffrir tes injures... Par Rolande!

» jé né sais qui mé tient !.... — Auras-tu
» bientôt fini ? — Capédébious !... si jé
» croyais qué tu voulusses mé molester !...
» comme si jé tenais à un écu ! j'en aurais
» perdu cent qué jé té les aurais payés de
» la même manière !... — C'est bien, lais-
» sons-cela.

Plus Marcel s'efforce de calmer son convive, plus celui-ci s'emporte et crie, car il croit qu'on a peur de lui, et il veut en profiter pour faire le méchant : il va jusqu'à tirer son épée, et court dans la salle en roulant ses petits yeux autour de lui, comme s'il voulait tout pourfendre. Marcel impatienté, et voyant que ses prières ne servent à rien, se décide alors à prendre un balai accroché derrière une porte, et, se mettant sur la défensive, il attend que son ennemi vienne l'attaquer. . .

Mais cette action a subitement calmé la fureur de Chaudoreille; à la vue de Marcel en garde avec son balai, il s'arrête, et se frappant le front comme quelqu'un qu'une idée subite vient d'éclairer.

« Grand Dieu ! s'écrie-t-il, qu'allais-jé
» faire !... c'est dans la maison du noblé
» marquis de Villébelle qué jé mé laisse
» emporter par la colère !... Ah ! mon cou-
» ragé ! combien jé t'en veux ! Tout est
» oublié, Marcel ; viens dans mes bras, jé
» té pardonne. »

Marcel, toujours bon garçon, jette de côté son balai et va donner une poignée de main à Chaudoreille. On se remet à table, mais on ne joue plus ; et tandis que dans l'appartement du premier on soupire en regardant l'aiguille de la pendule, dans la salle basse les deux convives finissent par s'endormir, en sablant les vins fins et les liqueurs du marquis.

CHAPITRE IV.

Le Pont-Neuf. — Tabarin.

Le mauvais succès de la sérénade n'a point rebuté le jeune Urbain : quand on aime bien on ne perd pas aisément courage. Notre amoureux s'est retiré chez lui en maudissant le jaloux barbier, car il ne doute pas que ce ne soit par jalousie que Touquet surveille si bien la jeune fille ; mais, peu effrayé de ses menaces, Urbain n'en jure pas moins de parvenir jusqu'à Blanche et de tout tenter pour s'en faire aimer.

Jurer est chose très-facile !... Depuis un demi-siècle seulement, que de sermens on a prêtés et rompus !... Mais ne parlons que

des sermens d'amours, ceux-là sont plus gais, et pour les trahir on n'est pas indigne de pardon. Urbain, qui a juré qu'il verrait Blanche, est cependant fort en peine pour savoir comment il s'y prendra. Mais en amour on jure toujours, on réfléchit après ; et en affaires il y a beaucoup de gens qui agissent de même.

Le lendemain de la nuit où il a chanté, Urbain se promène dans les environs de la maison du barbier, mais il n'ose point entrer dans cette maison qu'il lorgne en soupirant ; et même, pour n'être pas remarqué par Touquet, il ne passe point devant la boutique, c'est de loin qu'il examine les fenêtres : personne ne s'y montre ; elles semblent condamnées à une clôture éternelle. Il attend que la vieille servante sorte de la maison : enfin Marguerite vient d'ouvrir la porte de l'allée ; elle va faire ses provisions.

Urbain ne perd point de vue la vieille bonne, mais il n'ose entrer avec elle dans les boutiques ; cependant, comment enta-

mer la conversation ?.. à dix-neuf ans on est encore gauche pour filer une intrigue ; enfin, au moment où Marguerite va passer près de lui, Urbain l'accoste en tremblant.

« Que me voulez-vous, » lui dit la vieille d'un ton sec, car la vue d'un jeune cavalier lui inspire toujours des craintes, et elle a sans cesse les ordres de son maître présens à la mémoire. Le jeune bachelier balbutie en baissant les yeux : « Madame,...
» je voudrais bien... — Je ne suis point
» dame, je suis demoiselle. — Mademoi-
» selle,... si j'osais... — Quoi ? — Vous de-
» mander... — Parlez-donc ?.... — Des
» nouvelles de mademoiselle Blanche ?....
» — Mademoiselle Blanche !... oh ! oh ! je
» vous vois venir, mon jeune mirliflore ;...
» allez, allez, passez votre chemin... Vous
» vous adressez bien, vraiment !... Si vous
» voulez parler de cette chère enfant, adres-
» sez-vous à mon maître, il vous répondra,
» lui, et de la bonne manière. »

En disant cela, Marguerite s'éloigne

d'Urbain et rentre en murmurant : « Mon-
» sieur a raison, il faut redoubler de sur-
» veillance pour qu'une si jolie fille ne soit
» pas assiégée par ces mauvais sujets.

» — Ils ont tous juré de me désespérer ! » se dit Urbain désolé du mauvais accueil qu'il a reçu de la vieille, « mais, malgré
» toutes leurs précautions, je la verrai,...
» je lui parlerai !... »

Et pour mieux rêver aux moyens de la voir, Urbain s'éloigne de la maison qui renferme Blanche ; il marche au hasard et arrive bientôt sur le Pont-Neuf.

Le Pont-Neuf était alors le rendez-vous des étrangers, des intrigans, des oisifs, des filous et des nouveaux débarqués. C'était l'endroit le plus passager de la capitale ; sans cesse encombré par la foule des curieux qui s'arrêtaient autour des charlatans, qui vendaient des panacées universelles et jouaient des farces ; des banquistes, qui faisaient des tours de gobelets, des marchands de chansons, de quincailleries, de livres, de joujoux ; il offrait à l'observateur

des scènes plaisantes et un tableau très-animé.

Tabarin, devenu fameux par les scènes qu'il jouait en public, et auquel notre grand Molière n'a pas dédaigné d'emprunter quelques bouffonneries, Tabarin était alors établi sur le Pont-Neuf, contre la place Dauphine; il avait succédé au fameux *signor Hieronimo*, qui, dans la cour du Palais, vendait de l'onguent contre la brûlure, après s'être brûlé publiquement les mains et guéri avec son baume, pendant que *Galinette-la-Galine* attirait les passans par ses parades.

Outre le spectacle de Tabarin, il y avait encore sur le Pont-Neuf plusieurs autres théâtres : *Maître Gonin*, habile joueur de gobelets, s'y était établi, et par sa dextérité charmait les Parisiens ; et, un peu plus loin, *Briochée* avait son spectacle de marionnettes.

Tabarin, simple bouffon d'un vendeur de baume, jouait le niais et faisait à son maître mille questions ridicules. Celui-ci,

vêtu en médecin, répondait aux facéties de Tabarin en le traitant de *gros âne*, de *gros porc*, etc., et ce spectacle attirait la foule; on y voyait non-seulement le peuple, mais aussi des personnages des premières classes de la société.

Urbain, qui marchait en rêvant à ses amours, c'est-à-dire sans regarder devant lui, et coudoyant toutes les personnes qui l'approchaient, se trouva poussé par la foule devant le théâtre du bouffon à la mode. Le jeune bachelier entend rire aux éclats à ses côtés, il voit des seigneurs, de jeunes filles, des ouvriers, des grisettes, qui, le nez en l'air, écoutent avec délices un homme qui est coiffé d'un chapeau d'arlequin, vêtu d'une souguenille et d'un large pantalon, et dont le visage est couvert d'un masque; cet homme est Tabarin. Son maître, en habit de docteur, la tête couverte d'un bonnet basque, le menton orné d'une longue barbe, tient dans ses mains des boîtes d'onguent ou de baume.

Urbain fait machinalement comme les

autres, il regarde et écoute; pour juger ce qui faisait tant de plaisir aux badauds de ce siècle-là, écoutons aussi un moment:

TABARIN.

« Quels gens trouvez-vous les plus cour-
» tois du monde? »

LE MAÎTRE.

« J'ai été en Italie, j'ai vu les Espagnes,
» et traversé une grande partie de l'Alle-
» magne, mais je n'ai jamais remarqué tant
» de courtoisie qu'en France. Vous voyez
» les Français qui s'embrassent, se cares-
» sent, se bien-veillent, s'ôtent le chapeau! »

TABARIN.

« Appelez-vous un trait de courtoisie
» que d'ôter le chapeau? Je ne voudrais
» pas pour beaucoup voir de telles caresses,
» moi. »

LE MAÎTRE.

« La coutume d'ôter le chapeau, en si-

» gne de bienveillance, est ancienne, Ta-
» barin, pour témoigner l'honneur le res-
» pect et l'amitié qu'on doit à ceux qu'on
» salue... »

TABARIN.

« De façon que toute la courtoisie, vous » la jugez consister à ôter le chapeau. Vou- » lez-vous savoir quels sont les gens les plus » courtois du monde ? »

LE MAÎTRE.

« Qui, Tabarin? »

TABARIN.

« Ce sont les *tireurs de laine* de Paris; car » ils ne sont pas seulement contens de vous » ôter le chapeau; mais le plus souvent, ils » vous ôtent le manteau (1). »

Cette saillie est couverte des applaudissemens et des ris de la foule assemblée, parmi

(1) Recueil général des *OEuvres et fantaisies de Tabarin. Paris*, 1725.

laquelle se trouvaient sans doute aussi quelques *tireurs de laine* qui faisaient leur métier, tout en riant plus haut encore que leurs voisins.

Urbain ne partage pas l'hilarité générale; cependant il prête l'oreille à une nouvelle scène que joue le bouffon. Tabarin, cherchant à s'introduire auprès de son *Isabelle,* que *Cassandre* garde à vue, ainsi qu'une vieille duègne, ne trouve pas de meilleur expédient que de se déguiser en femme; et, sous ce costume, parvient à avoir un tête-à-tête avec sa maîtresse.

Le masque d'arlequin que conserve Tabarin sous son costume féminin, prête à mille facéties qui provoquent de nouveau la gaieté de la foule, et dans lesquelles la décence n'est pas toujours scrupuleusement observée; mais le public du Pont-Neuf ne s'effarouche pas facilement, et les femmes *comme il faut*, qui assistent à ce spectacle, se contentent de porter leur éventail devant leurs yeux en s'écriant : « Ah! voilà des actions messéantes? scanda-

» leuses ! il faudrait au moins lui défendre
» les gestes !.... »

Urbain, en regardant le déguisement grotesque du bouffon, vient de concevoir un projet. Pourquoi n'userait-il pas du même moyen pour s'introduire dans la maison du barbier ; n'est-ce pas l'amour lui-même qui lui offre ce stratagème en le rendant témoin de cette scène de Tabarin au moment où il se creuse la tête pour savoir comment il parviendra auprès de Blanche.

Que ce soit l'amour, le destin ou le hasard, qui ait conduit là notre amoureux, il n'en est pas moins enchanté de son idée, et, rendant mille grâces à Tabarin, il ne songe plus qu'à la mettre à exécution. Aussitôt poussant de droite et de gauche pour se retirer de la foule, Urbain coudoie une grisette, accroche la mante d'une vieille dame, écrase le pied d'une petite maîtresse, qui appuyée sur le bras d'un jeune étudiant, s'était glissée parmi le public ; mais, peu sensible aux injures dont on



l'accable, Urbain continue à se faire jour, et se trouvant libre enfin, court sans reprendre haleine jusqu'à son domicile.

Arrivé là, le jeune bachelier ouvre le tiroir d'un petit secrétaire de noyer ; il compte son argent ; car, dans toute affaire, c'est toujours à ce maudit argent qu'il faut s'adresser pour aplanir les obstacles et arriver plus vite au but qu'on se propose.

Il ne possède en épargnes que soixante livres tournois ; c'est bien peu ; avec cela de nos jours on ne s'introduit pas dans le boudoir d'une Laïs ; mais quand la beauté est compagne de l'innocence, l'accès en est bien plus facile.

D'ailleurs Urbain ne prendra pas le costume d'une grande dame ; il veut au contraire se déguiser en paysanne ; sa gaucherie sous ce costume sera moins remarquée. Il va se regarder dans son petit miroir : point de barbe, point de favoris, pas le plus petit poil au menton, Urbain en saute de joie, tandis que quelques jours

auparavant il soupirait après des moustaches; aujourd'hui qu'il veut se changer en fille, il est enchanté aussi de ne pas avoir la taille plus élevée, et s'écrie en regardant ses pieds qui sont petits, et ses mains qui sont mignonnes : « Qu'on est heureux de ne pas être fort, robuste et bel homme. »

Il ne s'agit plus que de se procurer les vêtemens nécessaires. Urbain prend ses écus et se rend chez un fripier, il demande un déshabillé pour une servante de campagne, qu'il dit être de sa taille. On lui présente tout ce qui constitue le costume féminin ; jupe, corset, tablier, cornette, fichu, souliers; on lui fait payer tout cela trois fois sa valeur, et notre jeune homme est enchanté. Ces achats ont pris du temps; Urbain va dîner; puis à la chute du jour il retourne chez lui avec son petit paquet sous le bras, aussi content que Jason emportant la toison d'or, que Pluton enlevant Proserpine, qu'Apollon arrachant la peau au serpent Python, qu'Hercule dérobant les pommes d'or du jardin des Hespérides,

ou que Pâris enlevant la femme à Ménélas ; et certes, tous ces gens-là devaient être fort contens.

Arrivé dans sa chambre, notre amoureux bat le briquet, car on ne connaissait point alors les briquets phosphoriques. S'étant procuré de la lumière, il procède ausitôt à son changement d'état, ne gardant du costume masculin que le vêtement nécessaire, qu'il juge devoir être en effet fort nécessaire, pour ne point geler sous le jupon féminin. Urbain passe la jupe, puis le corset, puis il veut attacher tout cela ; mais il s'y prend mal, il tire un cordon pour un autre, il découd, il déchire; il se pique; le pauvre garçon se désespère; il se regarde dans sa petite glace, et voit bien que ce n'est pas cela. Il n'en viendra jamais à bout. Comment faire? Il n'y a qu'une femme qui se connaisse à tous ces mystères de la toilette de son sexe ; il faut donc prier une femme de venir à son secours, et se rappelant qu'à l'étage au-dessous de lui loge un vieux garçon, dont la servante leste et

gentille lui fait toujours une gracieuse révérence, aussitôt Urbain, retenant comme il peut sur lui le jupon et le corset, descend quatre à quatre l'escalier et sonne chez son voisin.

La servante ouvre et part d'un éclat de rire en voyant ce personnage moitié homme, moitié femme. Mais de quelque façon qu'il soit mis, un joli garçon de dix-neuf ans intéresse toujours, et Urbain a la voix fort touchante, en disant à la bonne : « Ah!
» mademoiselle !.... je suis bien embar-
» rassé,... je veux m'habiller en femme, et
» je ne puis pas en venir à bout ; que vous
» seriez aimable de venir m'aider un in-
» stant! »

« Ben volontiers, » répond la grosse fille, et, sans se faire prier, elle suit Urbain dans sa chambre où elle rit de plus belle en voyant en quel état il a mis son costume féminin. « Vous allez donc au
» bal, lui dit-elle. — Oui, et je voudrais
» être si bien déguisé qu'on ne pût me re-
» connaître. — Oh ben! attendez! j'vas

» vous habiller, moi !... et je vous promets
» que vous serez ben. »

Aussitôt elle commence par défaire tout ce qu'Urbain a fait, puis examine les vêtemens : « Ça n'est pas ben élégant, dit-
» elle. — C'est tout ce que je désire, je
» veux être fort simplement. — Mais il
» vous faut encore un jupon pour mettre
» dessous,... c'ti-là ne suffit pas; vous n'avez
» pas de hanches comme nous,... il faut ben
» vous en faire,... et ce bonnet,... fi ! quelle
» horreur !... ça ne vous irait pas; j'vas
» vous en chercher un autre à moi, et tout
» qu'il vous faut. Oh ! je veux que vous
» soyez gentil. »

Et la jeune servante, sans écouter Urbain qui la remercie, court chez elle, d'où elle revient bientôt, apportant tout ce qui est nécessaire pour faire du jeune homme une fille bien tournée. Le nouveau bonnet est essayé ; il va parfaitement, Urbain est enchanté ; il ne sait comment témoigner à la jeune fille sa reconnaissance, et celle-ci n'en finit pas de le coiffer : ce sont des boucles

qu'il faut faire, des cheveux qu'il faut rentrer ; elle lui cache le menton, lui attache des épingles, s'arrête, le regarde et s'écrie : « C'est qu'il est vraiment fort bien!... la » peau si blanche, l'air si doux! on s'y » trompera, c'est sûr.. Attendez à c't'heure » que je vous fasse de l'estomac... — Est- » ce bien nécessaire ? — Comment! si c'est » nécessaire!.... ah! c'te question!.... — » Mais j'étouffe dans ce corset..... — Ah » ben! nous étouffons bien autrement nous » autres! mais ça ne fait rien. Pour être » gentille faut ben souffrir un peu. Atten- » dez que je vous pince la taille,... que je » vous fasse des hanches,... et puis du ,... » Ah! dame! c'est qu'il en faut;... c'est par- » là qu'on distingue le sexe. »

La jeune servante trouve toujours quelque chose à refaire à Urbain, et celui-ci, pour être bien déguisé, se prête à tout ce qu'elle veut de la meilleure grâce du monde, en répétant à chaque instant : « Que vous » êtes bonne, mademoiselle! comment pour- » rai-je vous prouver ma reconnaissance! »

Soit qu'Urbain eût trouvé enfin quelque moyen de prouver sa reconnaissance, ou que la servante eût encore été obligée de faire autre chose au jeune homme, la toilette dura plus de deux heures. Ce ne fut qu'au bout de ce temps que la grosse fille, rouge comme une cerise, abandonna Urbain en lui disant: « Vlà qu'est fini, vous » n'avez pus l'air d'un homme du tout!... » i'gnia pus moyen de s'en douter. A » c't'heure vous pouvez sortir,.... baissez » les yeux,... regardez de côté; trottez me- » nu, balancez-vous un brin des hanches, » pincez la bouche, retroussez-vous un peu » haut, et vous ne serez pas au bout de la » rue sans avoir une conquête. Adieu, mon- » sieur, quand vous aurez besoin de moi » n'me ménagez pas, s'il vous plaît. »

La jeune servante est partie, et Urbain, après avoir étudié pendant quelque temps sa démarche, se décide à s'aventurer sous son nouveau costume dans les rues de Paris.

CHAPITRE V.

Aventure nocturne.

Le bachelier, portant jupe et cornette, se sent assez mal à son aise dans les rues de Paris. Quoiqu'il fasse nuit et que les lanternes soient rares, dès qu'une personne passe près de lui, Urbain se croit reconnu et s'attend à être pris par les sergens qui pourraient lui demander le motif de son déguisement, et le rançonner s'il continuait de se promener en femme dans la bonne ville, où ce n'est qu'en répandant l'argent à pleines mains qu'il est permis de se faire passer pour ce qu'on n'est pas ; et comme Urbain n'a pas un écu sur lui, parce que quand on se met en femme

on ne pense pas à tout, le jeune amoureux sent bien qu'il faut éviter la justice ; à la vérité il ne craint point les voleurs : c'était beaucoup alors ; c'est encore quelque chose aujourd'hui.

Peu à peu Urbain se rassure ; il commence à s'habituer à son costume, et certains propos qui lui ont déjà été adressés en passant, lui prouvent qu'on se trompe entièrement sur son sexe. Urbain n'a garde de répondre aux galanteries un peu cavalières qu'on lui adresse ; il se contente de doubler le pas, sauf à crotter ses jupons, qu'il ne sait pas fort bien retrousser, et qui le gênent beaucoup pour sauter les ruisseaux. Enfin, il est parvenu à la rue des Bourdonnais ; mais alors seulement il réfléchit qu'il est bien tard pour chercher à s'introduire dans la maison du barbier. Il n'y a pas d'apparence que Marguerite sorte maintenant ; son déguisement ne pourra donc lui servir que le lendemain ; il était alors inutile de s'en affubler sitôt, mais un amoureux fait-il de telles réflexions?

d'ailleurs comme Urbain veut s'habituer à porter le costume féminin, il n'est pas fâché de s'être essayé d'abord la nuit. Tout en faisant ces réflexions, il rôde devant la maison du barbier, lorgnant les fenêtres de Blanche, et lui envoyant mille soupirs, qu'elle n'entend pas, parce qu'elle dort, et que probablement elle n'entendrait pas davantage si elle était éveillée.

Tout entier au plaisir de soupirer sous les croisées de sa belle, Urbain ne songe pas que, s'il est naturel de voir un jeune homme attendre ou soupirer la nuit dans une rue, une femme seule, aussi tard, donne lieu à maintes conjectures. Tout à coup le jeune amant est tiré de son extase par quelqu'un qui lui pince fortement le genou, en lui disant d'une voix enrouée: « Il paraîtrait, ma petite mère, que celui » que j'attends est en retard ; si tu veux ac- » cepter mon bras, nous irons goûter du » vin blanc du marchand là-bas.... Je suis » une pratique.... Il y a des cabinets. »

Urbain se retourne et aperçoit un grand

gaillard vêtu en porteur de chaise. Fort peu satisfait de l'aventure, le jeune bachelier se met à courir, laissant là son galant; mais à deux cents pas plus loin, il est de nouveau arrêté par deux pages qui veulent l'embrasser; il parvient à se dégager, et reprend sa course; bientôt ce sont des étudians qui l'accostent, puis des laquais, puis des militaires; quelques-uns le poursuivent; Urbain, pour leur échapper, redouble d'agilité, et, pour mieux courir, se retrousse jusqu'aux genoux; mais plus il se retrousse haut, plus ces messieurs mettent d'ardeur à le suivre.

« Morbleu ! » se dit Urbain en courant, « je ne me suis pas mis en femme pour me » faire pincer par tous les pages et laquais » de la ville. Les hommes ont le diable au » corps !... Je m'aperçois maintenant qu'il » est plus agréable de porter des hauts-de- » chausses que des jupes.... Mais demain » je m'introduirai près de Blanche; allons » du courage... ils me laisseront tranquille » peut-être. »

Et Urbain sautait les ruisseaux, arpentait les rues, suant, étouffant dans son corset et sous la gorge factice dont la jeune servante lui avait garni la poitrine ; prenant au hasard les chemins qui se présentaient devant lui, pour échapper à ses conquêtes, il ne savait plus lui-même dans quel quartier il se trouvait.

N'entendant plus personne derrière lui, Urbain s'arrête et reprend haleine ; il reconnait le lieu où il est ; il a passé les ponts, et est arrivé dans le grand *Pré-aux-Clercs*, dans lequel on commençait à bâtir des maisons, et à ouvrir des rues, ainsi qu'on l'avait fait dans le petit Pré-aux-Clercs, qui, vers la fin du règne de Henri IV, se trouva entièrement couvert de maisons et de jardins.

« Bon ! voilà la nouvelle rue qu'on ap-
» pelle de Verneuil, se dit Urbain ; voilà
» le *Chemin-aux-Vaches*, où l'on bâtit la
» rue Saint-Dominique... Je me recon-
» nais,... mais reposons-nous un moment;..
» je suis trop loin de chez moi pour me re-



» mettre en route sur-le-champ ;... je n'en » puis plus,... respirons enfin ; ce quar- » tier est désert,... la nuit est avancée ; il » faut espérer que je ne ferai plus de con- » quêtes. »

Urbain retrousse ses jupons et s'assied sur une pierre ; au bout d'une demi-heure, ne se sentant plus fatigué, il se lève et se dispose à regagner son logis ; il marche tranquillement, se félicitant de ne plus rencontrer personne ; mais tout à coup, en passant devant la rue de Bourbon, il aperçoit quatre hommes qui viennent d'en sortir et qui, à sa vue, s'arrêtent brusquement, en lui barrant le passage.

« Oh ! oh ! qu'est-ce que cela ?... si tard !.. » le gibier est encore levé... — D'honneur, » la rencontre est chamante ;... c'est une » petite fermière !... — Tant mieux, j'aime » beaucoup les paysannes, moi... — Dia- » ble ! marquis, une paysanne qui se pro- » mène au beau milieu de la nuit dans Pa- » ris !... voilà une innocence qui me paraît » terriblement aventurée ! — Allons, che-

» valier, tu as toujours de mauvaises pen-
» sées!... je gage, moi, que la pauvre en-
» fant n'est venue à la ville que pour vendre
» ses œufs! — Qu'elle y soit pour ce qu'elle
» voudra, elle ne s'en retournera pas sans
» que mes moustaches ne se soient impri-
» mées sur sa jolie bouche!... »

Urbain reconnaît au langage et aux manières de ces messieurs, qu'il a affaire à des roués de la haute volée; ne pouvant les fuir, car il est cerné de tous côtés, il tâche de s'en débarrasser en leur disant d'une voix de fausset : « Messieurs!... de grâce,
» laissez-moi; je ne suis pas ce que vous
» croyez!... »

Mais ses prières ne sont pas écoutées; on le presse, on l'entoure; Urbain, que ces manières impatientent, ne voit plus, pour être libre, d'autre moyen que de se faire connaître, et il s'écrie avec sa voix naturelle : « Laissez-moi, messieurs! je
» vous répète que vous vous adressez
» mal. »

Ces mots, prononcés par le bachelier

d'une façon qui ne laisse plus de doutes sur son sexe, font sur les quatre jeunes eigneurs l'effet de la tête de Méduse ; ils demeurent immobiles ; mais bientôt tous quatre partent d'un éclat de rire, en s'écriant : « C'est un homme !... oh ! l'aven-
» ture est unique !...
» — Oui, messieurs, c'est un homme,
» répond Urbain ; j'espère maintenant que
» vous voudrez bien me laisser continuer
» mon chemin.
» — Pour moi, je ne m'y oppose pas, dit
» un des inconnus. — Allons, Villebe lle,
» reprend un autre, laisse donc aller ce
» garçon ;... tu vois bien que ce n'est point
» une fille !... Je crois, Dieu me damne !
» que le vin que nous avons bu ne lui per-
» met point de s'apercevoir de la méprise ;
» n'est-il pas vrai, chevalier ?
» — Si fait, pardieu, messieurs, » répond le marquis de Villebelle, car c'était lui-même, en effet, qui, ainsi qu'il l'avait dit au barbier, achevait gaiement sa nuit avec ses amis, en cherchant des aventures pi-

quantes dans les rues de la capitale. La tête échauffée par le vin et les liqueurs, le marquis, que dans des semblables réunions on voyait toujours le premier à donner l'exemple de la folie et de l'extravagance, avait été un des plus empressés près d'Urbain ; depuis que celui-ci s'était fait connaître, il continuait cependant à retenir le bachelier.

« — Un instant, mon garçon, » dit-il en arrêtant Urbain ; « nous savons que tu n'es » pas une fille, c'est fort bien ; mais de par » tous les diables, pour t'être affublé ainsi, » il faut qu'il te soit arrivé de plaisantes » aventures ; conte-nous-les ; cela nous » divertira ; ensuite tu seras libre.

» — Oui, oui, répètent les autres ; il » faut qu'il nous dise pourquoi il s'est mis » en femme... — Je régalerai demain le » petit lever du cardinal de cette aventure. » — Moi, je la conterai à Marion Delorme. » — Moi, je veux que Boix-Robert la mette » en vers pour la cour. — Collet en fera » une comédie. Allons, parle donc?

» — Encore une fois, messieurs, laissez-» moi passer mon chemin, » reprend Urbain avec impatience. « De quel droit » m'interrogez-vous? Je n'ai rien à vous » dire, et je veux m'éloigner. »

En disant ces mots, il essaie de nouveau de repousser le marquis ; mais celui-ci lui barre le chemin et tire son épée, en s'écriant : « D'honneur ! le petit bon homme » fait le méchant... Ah ! c'est trop drôle ! » Tu vas parler, où nous te ferons sauter » par-dessus nos épées comme un barbet. »

» — Insolent! » s'écrie Urbain avec fureur. « Si j'avais une arme, vous ne vous per-» mettriez point de semblables discours, » ou je vous en aurais déjà fait repentir !

» — Vraiment ! ah, parbleu ! je veux » voir comment tu te sers d'une épée !... » Allons, chevalier, prête-lui la tienne... » — Quoi ! Villebelle, tu veux ?... — Oui, » sans doute, un duel avec une paysanne,.. » ce sera plaisant ; allons, messieurs, faites » cercle... »

En achevant ces mots, le marquis prend

l'épée d'un de ses compagnons, et la présente à Urbain. « Tiens, lui dit-il, » voilà de quoi te défendre ; en garde, la » fille-garçon, et voyons si tu es aussi » brave qu'entêté. »

Urbain s'est emparé de l'épée avec ardeur, et sur-le-champ il attaque le marquis; quoique gêné par ses jupons et son corset, il fond avec impétuosité sur son adversaire, qui, tout en parant, s'écrie à chaque instant : « Bien !... très-bien, d'honneur !... » Voyez donc messieurs,... et ce dégagement,... et cette botte,... Peste !... comme il y va !... il faut toute mon adresse » pour... »

Un coup d'épée, qui lui traverse une partie de l'avant-bras, coupe la parole au marquis ; son fer lui échappe, ses amis l'entourent et le soutiennent, Urbain lui-même veut lui porter secours.

« Ce n'est rien, ce n'est rien, dit le » marquis ; adieu, mon ami, tu es un » brave ; je suis bien aise d'avoir fait ta » connaissance, quoique je ne sache pas à

» qui j'ai eu affaire. Quant à toi, si quel-
» que jour tu te trouvais dans l'embarras,
» si tu avais une mauvaise affaire à vider,
» ou besoin de quelque protecteur, viens à
» mon hôtel, demande le marquis deVille-
» belle, et tu me trouveras tout disposé à
» t'obliger. »

En disant cela, le marquis prend la main d'Urbain, la lui serre avec cordialité, puis s'éloigne, soutenu par les jeunes seigneurs, qui ont bandé sa blessure avec leurs mouchoirs; tandis que notre amoureux, encore tout étourdi de cette aventure, regagne lestement son logis.

CHAPITRE VI.

Le Tête-à-tête.

Cette nuit fertile en événemens a fait place à l'aurore, et le sommeil n'a point approché des yeux de Julia : agitée impatiente, vingt fois elle s'est levée de dessus le sopha pour courir écouter contre la porte, croyant distinguer quelque bruit, et se flattant de voir paraître le marquis. Mais elle a entendu sonner toutes les heures de cette nuit, qui lui a semblé éternelle, et le séduisant Villebelle n'est pas venu.

Le front de la jeune Italienne s'est rembruni ; ses yeux, qui brillent toujours d'un vif éclat, n'expriment plus les mêmes sentimens ; un feu sombre les anime ; le sein

de Julia est oppressé, des soupirs lui échappent; elle marche au hasard dans l'appartement dont l'élégance n'a plus de charmes pour elle; elle passe devant les glaces sans s'y regarder;... sa vanité est humiliée de l'indifférence du marquis, dont en effet la conduite était inexcusable. Quelle et la femme qui pardonnera un tel abandon? Se laisser enlever de bonne grâce pour passer ensuite la nuit entière dans la solitude!... L'amour excuse bien des choses, mais l'amour-propre n'excuse rien.

Dès que le jour fait pâlir l'éclat des bougies, Julia ouvre la porte du boudoir, puis, traversant plusieurs pièces, parvient dans le corridor. « Ils ne craignent point » que je m'évade, » dit-elle en laissant échapper un sourire amer, « ils n'ont pris » aucune précaution pour me retenir; mais » M. le marquis et son digne agent pen- » sent que je suis déjà trop heureuse d'a- » voir été conduite dans cette maison! Pa- » tience,... un jour, peut-être, ils me » connaîtront mieux. »

Julia decend l'escalier. Quoique l'on fût dans le cœur de l'hiver, la matinée était belle; la jeune Italienne sort par le péristyle et s'enfonce dans les jardins, dont elle parcourt les longues allées, tout en se livrant à ses pensées.

Le jour a surpris Marcel et son hôte, endormis près de la table où ils ont soupé. Marcel, éveillé le premier, rappelle ses idées, et ne conçoit pas que son maître ne soit point venu dans la nuit. Cependant la cloche de la porte répond dans la salle où ils ont dormi, et le marquis n'est pas homme à ne point se faire entendre.

Marcel pousse Chaudoreille, qui ouvre ses petits yeux, et regarde avec étonnement autour de lui en murmurant : « Sandis!...
» jé né suis point chez moi, rue *Brisemi-*
» *che*,... ni dans le tripot dé la rue Vidé-
» Gousset... Où diable ai-jé donc passé la
» nuit ?... Ma bourse ,... où est ma bour-
» se ?... J'avais huit écus dédans ! »

Chaudoreille se tâte vivement et compte son argent, tandis que Marcel lui dit :

« Réveille-toi donc tout-à-fait, et rappelle-
» toi où tu es... Me crois-tu capable de te
» voler ?...

» — Ah ! bélitre qué jé suis !... Cé cher
» Marcel... Jé mé souviens dé tout mainte-
» nant... Pardon, mon ami ; mais dans lé
» prémier moment jé mé croyais à la ta-
» verne, où jé couche quelquefois... Com-
» ment diable ! il est grand jour... — Oui,
» et M. le marquis n'est pas venu dans la
» nuit ; je n'y conçois rien !... — C'est en
» effet fort singulier ;... et la pauvré pétite
» qué nous avons eu tant dé peine à con-
» duire ici... qué diantre aura-t-elle fait
» dépuis hier ? — Elle aura dormi comme
» nous. — Ah ! mon cher Marcel, on voit
» bien qué tu n'as pas étudié lé sexe !...
» Dormir !... uné femme qui attend pour
» la prémière fois son vainqueur !.... Elle
» aurait plutôt mangé la lune qué dé dor-
» mir. — Mais quand le vainqueur ne vient
» pas, il faut bien prendre son parti. —
» Jamais, jamais, té dis-je !.... Tiens....
» écoute cet exemple: J'avais uné fois donné

» rendez-vous à uné baronne sur lé bord
» dé la Seine, près de la tour de Nesle;
» c'était aussi en hiver, et il faisait un froid
» horrible. Des événémens imprévus, un
» duel, m'empêchent dé mé rendre auprès
» dé ma belle... Jé suis blessé et huit jours
» au lit. Lé neuvième, commé jé passais
» par basard à l'endroit indiqué... qu'y
» vois-je encore?... — Ta baronne. — Justé-
» ment! mais, la pauvré femme! elle était
» gelée dépuis quatré jours, et céla pour n'a-
» voir pas voulu quitter le lieu du rendez-
» vous. — Notre dame avait un bon feu et
» tout ce qu'elle pouvait désirer. Elle n'aura
» point gelé en attendant mon maître. —
» Dis donc, Marcel, si jé montais lui dire
» des choses aimables pour la distraire un
» peu. — Non pas, cela pourrait déplaire
» à M. le marquis. — Ah! tu as raison,...
» jé pourrais lui causer dé l'ombrage!... —
» Ne ferais-tu pas mieux d'aller trouver la
» personne qui t'a laissé ici, pour lui ap-
» prendre que monseigneur n'est point ve-
» nu? — Non, mon cher Marcel; Touquet

» m'a dit d'attendre ici les ordres du mar-
» quis, et je dois suivre ses instructions ;
» qu'il né vienne pas dé quinze jours, cela
» m'est égal, jé né té quitté pas. Tu as uné
» bonné cave, des provisions dé toute es-
» pèce, jé mé trouve très-bien ici; seulément
» j'irai chercher des cartes pour la nuit
» prochaine, et jé t'apprendrai des coups
» dont tu né té doutes pas. — Soit, je vais
» préparer notre déjeuner, puis j'irai m'in-
» former si cette dame désire quelque chose.
» — C'est céla ; pendant cé temps jé vais
» parcourir lé jardin, et fairé connaissance
» avec tes Hercules. »

Chaudoreille arrange son manteau, remonte sa nouvelle fraise, qu'il a achetée de hasard, mais dont il est enchanté, parce qu'elle lui va jusqu'aux oreilles. Il relève son chapeau, tourne ses cheveux en anneaux, et se rend dans le jardin en sifflant : *Viens aurore, je t'implore;* chanson que le bon roi Henri avait mise à la mode. Il s'arrête d'un air fier devant chaque statue, et fait la grimace à celles qui lui ont fait peur la veille.

Au sortir d'une allée, il aperçoit Julia assise dans un bosquet que le feuillage n'ombrage point encore. La jeune fille est livrée à ses pensées, et ne l'a point entendu venir. Chaudoreille se consulte, incertain s'il l'abordera ou s'il passera son chemin ; il s'arrête au premier parti, et s'approche d'elle en tenant sa main gauche sur sa hanche et jetant son corps en arrière, préparant déjà son sourire. Julia lève les yeux vivement ; mais, en reconnaissant Chaudoreille, un sentiment d'humeur se peint dans ses traits, et elle lui dit brusquement : « Que me voulez-vous ? »

Chaudoreille interdit s'est arrêté au milieu de son sourire, et ne trouve pas encore sa réponse. « Qui vous envoie vers moi ? » reprend Julia, le marquis est-il ici?... » ou son confident, le barbier Touquet?... » — Non, bellé damé ;... jé suis pour lé » moment seul avec vous et Marcel dans » cetté maison... J'ai passé la nuit à veiller » pour votre sûrété... croyant toujours qué » lé marquis arriverait... — Quel est ce

» Marcel ?... le valet qui nous a ouvert sans
» doute ? — Précisément. — Y a-t-il long-
» temps qu'il sert le marquis dans cette
» maison ?... — Non, jé crois qu'il n'y a
» qué quatre ou cinq ans environ. — Et
» vous, y êtes-vous déjà venu ? — C'était
» hier la prémiére fois. »

Julia se tait, et Chaudoreille reprend au bout d'un moment : « Est-ce qué vous
» connaissez mon intime ami, lé barbier
» Touquet ?... — Que vous importe ? » répond la jeune Italienne en lançant à Chaudoreille un regard de mépris. — « Rien,...
» assurément. Mais commé vous l'avez nom-
» mé... C'est un bien digné garçon, cer-
» tainément, et dont jé m'honore d'êtré
» l'ami. — Cela fait votre éloge, » dit Julia en laissant échapper un sourire ironique.

« Oui, certes, » reprend Chaudoreille, qui interprète à son avantage le sourire de Julia, « nous avons vu lé feu ensemble....
» Il est brave... Oh ! pour céla jé lui rends
» justice !... il s'est toujours conduit avec
» honneur... — Toujours ?... Et vous a-t-il

» quelquefois parlé de ses parens?... de son
» père? — Ma foi, non; jé né lé crois pas
» né dans uné des prémières classes... dé
» cé côté jé suis infiniment au-dessus dé
» lui; les Chaudoreille sont d'uné race
» très-pure, et dont la tige rémonte jusqu'à
» Noé. Sous Charles-le-Chauve, un dé mes
» aïeux sé fit tondre... — Que m'importe ce
» que firent vos aïeux! c'est de la famille du
» barbier que je vous parle. — C'est juste;
» mais mon ami Touquet m'en a peu parlé:
» jé crois qu'il est Lorrain, et il m'a dit
» avoir quitté son pays dé très-bonne heure,
» et être venu fort jeune à Paris. Cé n'est
» qué là qué lé génie peut briller; aussi
» Touquet a fait fortune!... et moi, Dieu
» merci, jé suis... »

Ici les yeux de Chaudoreille se portèrent sur son pourpoint déchiré en plusieurs endroits, et il le couvrit de son manteau, en reprenant: « Jé sérais fort riche, si jé né
» m'étais pas ruiné pour les femmes. » Julia, qui avait fait peu d'attention à cette dernière phrase, dit à demi-voix: « Il doit

» être riche, s'il a aidé le marquis dans » toutes ses folies !...

» — Il né sé marie pas », reprend Chaudoreille, « et pourtant il pourrait maintenant trouver un bon parti... sa maison » dé la rue des Bourdonnais est uné jolie » propriété.... Peut-être est-ce à cause dé la » pétite, qu'il né veut pas.... Peut-être » veut-il lui-même l'épouser.... Jé n'en serais » pas surpris.... — Quelle petite ?» dit Julia aves curiosité. — « Cetté jeuné fille » qu'il a adoptée, et qui a maintenant seize » ans. — Le barbier Touquet a adopté un » enfant ?... — Eh! sans doute!... com» ment vous qui lé connaissez, vous igno» riez céla ?... C'est pourtant uné des meil» leures actions dé sa vie !... — Touquet a » fait une bonne action !... » dit Julia en souriant avec ironie, « je ne l'aurais pas » deviné !... Et cette jeune fille, est-elle » jolie ? — Pesté ! si elle est jolie, jé lé crois » bien!... C'est un.... Mais non, » dit Chaudoreille, en se reprenant et comme frappé de souvenir, « elle n'est pas belle du tout,

» au contraire, elle est laide, on peut même » dire qu'elle est désagréable !..... — Tout » à l'heure vous la disiez jolie, et mainte- » nant vous la faites fort laide.... Vous ne » semblez pas trop savoir ce que vous vou- » lez dire, monsieur Chaudoreille! — Au- » près dé vous, belle jouvencelle, on peut » aisément perdre l'esprit; mais par cette » épée, jé vous jure.... »

La sonnette de la rue se faisant entendre, Chaudoreille s'arrête : présumant que c'est le marquis, et qu'il serait peut-être dangereux pour lui d'être surpris en tête-à-tête avec Julia, il se sauve par la première allée, et court rejoindre Marcel, tandis que la jeune Italienne écoute avec anxiété et que ses joues se colorent d'un plus vif incarnat.

Marcel ouvre, mais ce n'est point le marquis, c'est Touquet qui vient seul. « Votre » maître s'est battu en duel cette nuit, dit-il » à Marcel, il est blessé, mais fort légère- » ment à ce qu'il paraît. Je vais parler à la » jeune fille.... Elle doit être en peine de

» savoir ce que tout cela signifie.... Où est-
» elle maintenant ?
» — Dans lé jardin, dit Chaudoreille,
» mais jé t'assure qu'elle né paraît point
» s'ennuyer ici.... Il est vrai qué j'ai causé
» avec elle, et.... — Te l'avais-je permis?...
» Tu es bien hardi d'entretenir une femme
» sur laquelle le marquis a jeté les yeux....
» — Oui, jé conviens qué jé suis très har-
» di... mais jé croyais.... Tu dis qué mon-
» seigneur s'est battu? Sais-tu avec qui? —
» Imbécile!... sont-ce nos affaires? crois-tu
» que je le lui ai demandé? — C'est vrai,
» cé né sont point nos affaires.... Mais...—
» Tu n'as plus que faire ici; va-t'en. —
» Qué jé m'en aille.... — Oui, et sur-le-
» champ. — Sans être présenté à monsei-
» gneur.... C'est fort contrariant.... Mais,
» au moins... il mé semblé qué si l'on n'a
» plus besoin dé moi,... on dévrait mé sol-
» der.... — Tiens, voici encore dix écus,
» c'est plus que tu ne vaux cent fois.... —
» Fort bien... mais la rosette et le carreau
» cassé... — Morbleu, drôle! tu n'es pas

» content.... — Si fait, si fait, jé suis très-
» content !....

» — Ne murmurons point, se dit Chau-
» doreille, il pourrait sé rappeler les barbes
» qué jé lui dois. »

» Pars! » dit le barbier en lui montrant du doigt la porte du jardin. Le gascon fourre à la hâte la somme qu'il vient de recevoir dans sa bourse, puis la serre avec soin dans sa ceinture, en marmottant : « Dix et huit,
» c'est dix-huit... Sandis! dé quoi fairez sau-
» ter lé tripot dé la rue *Vide-Gousset* et la
» banqué dé la rue *Coupe-Gorge.* » Puis, il serre la main à Marcel, et se gonflant dans son manteau, sort par la petite porte qu'il ne trouve plus assez large pour lui, depuis qu'il possède dix-huit écus.

Le barbier, empressé de s'acquitter de la commission dont le marquis l'a chargé, afin de retourner promptement chez lui, et d'y être à l'arrivée de ses pratiques, parcourt à grands pas le jardin, et ne tarde pas à rencontrer Julia, qui, en l'apercevant, voit encore s'évanouir son espérance.

« Madame, » dit Touquet en saluant la jeune fille, « la conduite de M. le marquis » a dû vous sembler, au moins, fort extra- » ordinaire; vous l'excuserez lorsque vous » saurez que cette nuit même il s'est battu » dans le grand Pré-aux-Clercs, et a été » blessé..... — Il est blessé!.... » dit Julia avec émotion, « et craindrait-on?... — Non, » madame, c'est fort peu de chose, au bras » seulement; M. le marquis m'a fait savoir » cet événement, ce matin, au point du » jour, en m'ordonnant de venir vous l'an- » noncer; il espère être bientôt rétabli, et » sous quatre ou cinq jours venir s'excuser » lui-même; mais si vous vous ennuyez en » ces lieux, vous êtes libre de retourner à vo- » tre magasin, j'irai vous prévenir quand.... » — Non, » dit Julia en interrompant brusquement Touquet, « je resterai ici; croyez- » vous donc que ce soit pour y retourner que » j'ai quitté ma demeure?.. j'attendrai le » marquis. — Vous en êtes la maîtresse; » on a l'ordre de satisfaire à vos moindres » désirs. »

Le barbier salue Julia, et, après avoir transmis à Marcel les ordres du marquis, quitte la petite maison et retourne à la hâte chez lui.

Cinq jours se sont écoulés depuis que la jeune Italienne habite le voluptueux appartement, dans lequel elle a trouvé un clavecin, un sistre, quelques livres, des crayons, des dessins et une garde-robe fournie de tout ce qui peut ajouter encore aux charmes de la beauté. Marcel, toujours obéissant et discret, satisfait à ce qu'elle désire, sans se permettre la plus petite question, et Julia ne lui adresse la parole que pour demander ce qui lui semble propre à la distraire; car le séjour le plus magnifique ne garantit pas de l'ennui.

La soirée du sixième jour est déjà avancée : Julia, qui s'est parée avec coquetterie, dans l'espérance que le marquis viendrait, voit encore s'évanouir son espoir, et s'est étendue sur le sofa, où ses rêveries ont fait place à un léger assoupissement, lorsque la porte de la pièce où elle est s'entr'ouvre

doucement, et le marquis de Villebelle paraît à l'entrée de l'appartement.

« Elle est bien... très-bien, » dit-il en considérant un moment Julia étendue nonchalamment sur le sofa, puis il fait quelques pas vers elle; le bruit réveille la jeune Italienne, et en ouvrant les yeux, elle aperçoit le grand seigneur, dont un costume riche et élégant relève encore les grâces et la tournure, qui s'assied en souriant à ses côtés.

Julia fait un mouvement pour se lever. « Restez, lui dit le marquis, vous êtes si » bien ainsi !... Je me reproche d'avoir » troublé votre sommeil.... —Monseigneur, » je ne vous attendais plus, » dit Julia, en cherchant à se remettre du trouble que la vue du marquis lui cause, « et depuis six jours... seule en ces lieux.... — Oui, vous » avez dû beaucoup vous ennuyer, je le » conçois; mais, ma belle, mon envoyé a » dû vous dire qu'il n'y avait point de ma » faute.... Mon bras n'est même pas encore » guéri, je n'ai pu résister plus long-temps

» au désir de voir cette aimable enfant, qui
» veut bien, par amour pour moi, vivre dans
» la solitude...

» — Pour vous, seigneur ! » dit Julia, en détournant ses yeux, afin de ne point rencontrer ceux que le marquis fixait amoureusement sur elle ; « et qui vous fait croire
» que j'aie de l'amour pour vous, s'il vous
» plaît?... — Ah ! d'honneur, voilà qui est
» divin !... est-ce donc un autre que vous
» attendez ici, mon ange?... — J'attends,
» monseigneur, que vous m'appreniez pour
» quel motif vous m'avez fait enlever, et
» quitter ma demeure.... — Délicieux !...
» de par tous les diables, délicieux !... elle
» ne sait pas pourquoi on l'a conduite ici !...
» On ne vous l'a donc pas dit, petite rusée?...
» — C'est de vous seul que je veux l'entendre, seigneur. — C'est juste ;... l'amour
» se fait mal par ambassadeur, ce dieu-là
» n'aime pas les pages et les valets, il veut
» faire sa besogne lui-même... Allons, un
» baiser d'abord, et nous nous entendrons
» mieux après... »

Julia se débarrasse des bras du marquis qui veulent l'enlacer, et s'éloigne de lui en s'écriant : « De grâce, seigneur, cessez ces » libertés qui m'offensent.

» — Qui l'offensent! » dit le marquis en éclatant de rire, tandis qu'une vive rougeur colore les joues de Julia. « Ah ça ! » mais que veut dire ceci?... et jouons-nous » la comédie?... On veut me faire payer » l'ennui de six jours d'attente; encore une » fois, ma chère amie, ce n'est pas ma faute : » un duel... au moment où j'y pensais le » moins..: Ah! il faut que je te raconte cela, » c'est fort drôle : je revenais avec quatre » de mes amis, nous étions un peu gris, » nous cherchions dispute à tout le monde, » nous cassions les vitres, nous battions le » guet, nous arrachions les perruques aux » bons bourgeois... Que veux-tu? il faut bien » passer le temps et montrer à messieurs du » parlement qu'on ne se regarde pas comme » compris dans les arrêts qui défendent aux » vagabonds, aux pages et laquais, de faire » la nuit du bruit dans Paris. Enfin, nous

» rencontrons une fille... Cette fille était un
» garçon ; il ne veut pas nous apprendre
» pourquoi il s'est déguisé ; il se fâche de
» nos plaisanteries ; un des nôtres lui prête
» son épée et nous nous battons... Pour un
» adolescent, jernidié ! comme il y allait !...
» c'était un plaisir ! Bref, il m'a fait cette
» égratignure, dont je me sens encore, et
» qui m'empêche de bien me servir de mon
» bras ; ainsi, ma belle, je t'en supplie, ne
» fais pas trop la cruelle, car je ne suis pas
» en état de soutenir un assaut. »

Et le marquis, se rapprochant de Julia, veut de nouveau l'entourer de ses bras ; mais elle se dégage ; et va s'asseoir plus loin, tandis que celui-ci, se laissant aller sur le sofa, la regarde s'éloigner en souriant, et s'étend sur le lit de repos en sifflant un air de chasse.

Le sein de la jeune fille se soulève plus fréquemment ; elle détourne la tête et porte une de ses mains sur ses yeux.

« Qu'est-ce donc ? » dit le marquis au bout de quelques minutes. « Est-ce que

» nous pleurons par hasard? Vraiment, » ma petite, je ne vous conçois pas. On m'a » dit que vous étiez venue ici de fort bonne » grâce ; d'après cela j'ai donc lieu d'être » surpris de la sévérité que vous affectez » maintenant. Allons... calmez-vous, je se- » rai sage,... puisque vous le voulez...

En disant cela, Villebelle va s'asseoir près de Julia, et prend une de ses mains qu'il presse dans les siennes ; la jeune Italienne lève les yeux sur le marquis : il y avait dans les traits de celui-ci quelque chose de noble, de séduisant qui lui faisait obtenir trop facilement le pardon de son audace ; accoutumé à triompher, il était entreprenant par habitude, et non par fatuité, et la résistance de Julia l'étonnait sans le fâcher.

« Pourquoi pleurez-vous? lui dit-il. — » J'ai cru que vous m'aimiez, et vous me » méprisez. — Moi, vous mépriser !... non, » belle fille,... je vous aimerai... comme je » puis aimer, et cela durera... tant que cela » pourra ;... que voulez-vous de mieux ? —

» Je veux de l'amour,... un amour constant,.... sincère..... — Ah ! ah ? un amour » constant... ma bonne amie, vous êtes exi» geante!... est-ce que nous pouvons pro» mettre cela, nous autres? et de bonne » foi, lorsque les plus grandes dames de la » cour n'y sont point parvenues, une gri» sette.... doit-elle espérer de fixer le mar» quis de Villebelle...

» — Eh bien, » dit Julia en se levant avec fierté, et marchant vers la porte, « la » grisette ne cèdera point au caprice du » grand seigneur.

» — D'honneur!... elle s'en irait, je crois!... dit le marquis en courant retenir Julia, qu'il ramène doucement sur le sofa. « Al» lons, point d'humeur... Est-ce donc pour » nous fâcher que nous nous trouvons ici?... » Le temps fuit avec rapidité!... il emporte » à chaque minute quelques étincelles de » ce feu créateur qui inspire l'amour et la » volupté!... N'attendons pas que le foyer » en soit éteint tout-à-fait pour boire dans » la coupe du plaisir!... On vous aimera,

» on vous adorera, méchante!... mais pour » prix de tant d'ardeur que m'offrez-vous » en retour?

» — Un cœur qui saurait vous aimer au- » trement que vous ne l'avez été jusqu'à ce » jour; qui mettrait son bonheur à ne bat- » tre que pour vous, qui n'aurait pas une » pensée qui vous fût étrangère, pas un dé- » sir qui ne se rapportât à vous!... »

En disant cela, les yeux de Julia s'étaient animés et elle les fixait sur le marquis, ne cherchant plus alors à cacher la passion qu'il lui avait inspirée.

« Des yeux magnifiques! » dit Villebelle, au bout d'un moment, « mais un peu trop » d'exaltation dans les sentimens... Vous » êtes Italienne,... cela se voit; le climat » brûlant sous lequel vous êtes née, ne vous » permet pas de traiter l'amour comme nous » autres Français,... en riant, en plaisan- » tant; c'est pourtant la bonne manière, » les autres sont trop tristes.

» — Dites que nous savons seules aimer » véritablement,... tandis que vous, sei-

» gneur, vous donnez le nom d'amour à
» la plus simple fantaisie à laquelle votre
» cœur est entièrement étranger.

» — Tiens, ma chère amie, tous tes dis-
» cours sur la métaphysique de l'amour me
» persuaderont moins qu'un seul de tes
» baisers... Eh quoi! encore de la résis-
» tance!... profiter de ce que je suis blessé,
» cela n'est pas généreux.

» — L'avez-vous toujours été, monsei-
» gneur? » dit Julia en repoussant le mar-
quis; « et dans ces lieux mêmes, n'avez-
» vous rien à vous reprocher?...

» — Ha ça, ma petite, est-ce que tu veux
» me faire suivre un cours de morale!... »
dit Villebelle en riant. « Il me semble que tu
» abuses un peu de ma patience!... D'hon-
» neur, tes yeux sont plutôt faits pour ex-
» primer le plaisir que la sagesse;.... des
» sermons dans ta bouche!.... une petite
» grisette qui vient ici faire la Lucrèce!...
» Allons, ma belle, laissons là ces baliver-
» nes... Est-ce chez *Tabarin* ou chez *Brio-
» chée* que tu as appris ces sentences? »



Julia se lève, ses yeux étincellent, ses joues se couvrent d'une rougeur éclatante, et elle s'écrie, en jetant sur le marquis un regard foudroyant : « Et vous, seigneur, » où aviez-vous appris à assassiner un père » pour lui enlever sa fille ?... »

Villebelle reste interdit pendant quelques minutes ; ses regards s'attachent sur Julia, qui, effrayée elle-même du changement qui vient de s'opérer dans toute la personne du marquis, semble attendre avec crainte ce qu'il va lui dire.

Enfin le marquis se lève et murmure d'une voix qui n'est plus la même : « Qui » vous fait penser que j'aie jamais commis » un tel crime ?... parlez,... répondez, je » vous l'ordonne.

» — Seigneur, dit la jeune Italienne, » J'ai entendu raconter l'enlèvement de la » belle Estrelle,... fille du vieux Delmar ;.. » mais le barbier Touquet était déjà alors » votre agent... Je ne doute point que ce » ne soit lui qui vous ait engagé à vous armer contre un vieillard qui défendait sa » fille.

» — Vous avez entendu parler d'une » aventure oubliée depuis dix-sept ans, et » vous en avez à peine vingt!... Vous ne » me dites pas tout :... auriez-vous connu » Estrelle, existerait-elle encore... Ah ! par- » lez... parlez ! et comptez sur toute ma re- » connaissance si vous me faites retrouver » cette infortunée !...

» — Vous l'aimiez donc bien ? » dit Julia en soupirant et en regardant tendrement le marquis. — « Oui,... oui, je l'aimais,... » je l'aimerais encore !... De grâce, existe- » t-elle, répondez-moi. — Je n'en sais pas » plus que vous, seigneur, je vous le jure. » Je n'ai jamais rencontré de femme qui » portât ce nom, et le hasard m'a fait con- » naître cette aventure. En vous voyant, » en me voyant dans cette maison où cette » Estrelle fut conduite, le souvenir de ces » événemens s'est présenté à ma pensée ; » pardonnez-moi de vous les avoir rappe- » lés ;.. vous étiez bien jeune alors ; je sais » aussi que le vieux Delmar ne succomba » point à sa blessure... Quant à sa fille, je

» vous le répète, je n'en ai pas appris plus
» que vous. Mais vous m'aviez outragée,
» seigneur, en m'assimilant à ces femmes
» que vos richesses vous soumettent chaque
» jour, tandis que votre amour est le seul
» bien que j'envie ;... je suis Italienne,... je
» me suis vengée. »

Le marquis ne répond point, il se promène lentement dans l'appartement, et de temps à autre soupire en jetant les yeux autour de lui ; mais il ne paraît plus s'apercevoir que Julia est là.

« Oui, c'est ici que j'ai passé un mois près
» d'elle, » dit le marquis en considérant le
boudoir ; « ce séjour n'était pas ce qu'il est
» aujourd'hui... J'ai cherché à l'embellir,
» à le changer, afin d'éloigner son souve-
» nir!... mais depuis je n'y ai point retrouvé
» ces momens enchanteurs que j'ai passés
» près d'Estrelle. »

Un long silence succède à ces paroles; enfin le marquis prend son chapeau, son manteau, et fait un léger signe de tête à Julia en prononçant à demi-voix : « Je vous

» reverrai demain. » Puis il sort précipitamment et quitte la petite maison dans une situation d'esprit bien différente que lorsqu'il y était rentré.

CHAPITRE VII.

Ursule et la sorcière de Verberie.

Depuis son duel nocturne, Urbain a été plusieurs jours sans reprendre le costume féminin. Ne se souciant plus de faire des conquêtes et d'être exposé à des aventures qui pourraient ne pas se terminer toujours à son avantage, le jeune bachelier sent qu'avant de se déguiser il faut être certain que sa ruse le rapprochera de Blanche. Il recommence à épier Marguerite, rôdant sans cesse autour de la maison du barbier; il prend de nouvelles informations sur le caractère de la vieille servante, et se promet de tirer parti de sa crédulité; son plan arrêté, un vieux commissionnaire, payé par

lui, accoste Marguerite, et lui demande si elle aurait une place pour une jeune paysanne fort douce, fort sage, qui vient d'arriver à Paris et se trouve sans emploi. La vieille donne deux adresses, où elle dit que peut-être on prendra la jeune fille, et continue son chemin.

Le lendemain, en allant suivant sa coutume faire ses provisions, Marguerite est arrêtée par une villageoise au maintien modeste, à l'air gauche, qui la salue et la remercie en baissant les yeux.

« De quoi me remerciez-vous, mon en-
» fant? dit Marguerite, je ne vous con-
» nais pas. — De ce que vous vous êtes
» intéressée à moi hier, pour que je trouve
» une place... — Ah! c'est vous que l'on
» m'avait recommandée? — Oui, made-
» moiselle... — Et vous a-t-on acceptée?
» — Non, mademoiselle.. — J'en suis fâ-
» chée, car vous me paraissez bien dou-
» ce,... bien honnête. D'où êtes-vous, mon
» enfant? — De Verberie, mademoiselle.
» — Pourquoi êtes-vous venue à Paris? —

» J'avais perdu tous mes parens;... je pen-
» sais trouver aisément à travailler dans
» une grande ville... — Oui, mais les gran-
» des villes sont des séjours bien dangereux
» pour les jeunes filles sages, comme vous
» paraissez l'être; on a dû vous dire cela,
» mon enfant... — Oh! oui, mademoi-
» selle!... mais je ne crains rien!... — Com-
» ment! vous vous croyez donc bien habile!
» bien forte! pour penser que vous échap-
» perez aux piéges que l'on pourra vous
» tendre?... — Oh!... ce n'est pas cela, ma-
» demoiselle, mais c'est que... je n'ose pas
» dire,... c'est un mystère, un secret!... »

Les mots secret et mystère font sur une vieille femme le même effet que ceux amour et mariage sur une jeune fille, cela leur met tous les sens en mouvement. Les petits yeux de Marguerite se raniment, et elle s'écrie: « Quoi, mon enfant! vous avez un secret?..
» Je ne suis pas curieuse, mais vous m'in-
» téressez; je voudrais pouvoir vous être
» utile;... mais il faudrait m'apprendre
» tout ce qui vous concerne... Quel est ce
» mystère que vous n'osez pas dire?

» — Mademoiselle,... je ne voulais le » confier à personne à Paris, car on dit » qu'il y a des filous qui pourraient me ra- » vir mon trésor... — Vous possédez un » trésor !.. — Oh ! oui, mademoiselle ; mais » avec lequel je puis mourir de faim... — » — Eh ! qu'importe? mon enfant, toutes » les jeunes filles n'ont-elles pas aussi un » trésor qui est sans prix : l'innocence, la » vertu !... Et celles qui le gardent le mieux » ne sont pas toujours les plus riches !.... » Quand je vois en carrosses dorés ces cour- » tisanes, ces femmes déhontées qui vivent » dans le luxe et l'abondance, ah ! cela me » fait un mal !... Mais revenons à votre se- » cret, mon enfant : refuserez-vous de me » le confier, à moi ? — Oh ! non, made- » moiselle, vous avez l'air si respectable, » si bon !... que je ne puis vous refuser. »

Marguerite fait un léger sourire, et donne une petite tape sur le bras de la villageoise, car la louange est une fleur dont à tout âge on aime le parfum. « Parlez, parlez donc, dit-elle. — Mademoiselle, ce serait avec

» plaisir ; mais c'est une histoire bien lon-
» gue ,... et il faut que j'aille ce matin dans
» plusieurs maisons... Si vous vouliez me
» permettre de vous la conter ce soir chez
» vous ,... cela vaudrait mieux, car je n'ose-
» rais jamais dire tout cela dans la rue, on
» pourrait m'entendre et me prendre pour
» une sorcière, et l'on m'a fait si peur de la
» chambre ardente ! Dieu sait cependant,
» mademoiselle, que je ne connais rien à
» la magie, et que j'ai aussi peur du diable
» que des hommes !...

» — Oh ! oh ! » dit Marguerite, dont la curiosité était de plus en plus excitée, « ce
» mystère a donc en lui-même quelque chose
» d'extraordinaire ? — Oui, mademoiselle.
» — Vraiment !... voilà qui devient embar-
» rassant... Vous recevoir à la maison, c'est
» difficile... Où demeurez-vous, mon en-
» fant ? »

Urbain hésite un moment, puis répond enfin : « Contre la porte Saint-Antoine... —
» — Ah ! mon Dieu ! c'est à une lieue d'ici...
» Je ne pourrai jamais y aller ; c'est que mon

» maître est un homme fort sévère,... il ne
» veut pas que l'on reçoive personne... »

Marguerite réfléchit quelques instans; enfin sa curiosité l'emporte. « Eh bien,
» dit-elle, venez ce soir sur les sept heu-
» res, il fera nuit; mais regardez bien cette
» maison là-bas,... cette allée... — Oh! je
» la reconnaîtrai. — N'allez pas frapper!..
» tenez-vous près de la porte, je vous ou-
» vrirai et vous monterez chez moi. A cette
» heure-là mon maître n'a plus ordinaire-
» ment besoin de mes services, et ne quitte
» point la salle basse. — Il suffit, mademoi-
» selle, je serai exact à sept heures. — Com-
» ment vous nommez-vous? — Ursule Le-
» doux. — Surtout, Ursule, n'allez point
» jaser avec personne de tout ceci. Vous
» recevoir n'est point un crime, je le sais;
» mais mon maître est un peu ridicule, il
» pourrait le trouver mauvais; d'ailleurs,
» mon enfant, en toute chose il faut de la
» discrétion!... Vous me conterez ce soir
» votre secret, Ursule. — Oui, mademoi-
» selle. — A sept heures... là-bas!... — Oh!
» je n'y manquerai pas. »

Urbain s'éloigne, enchanté du succès de sa ruse, et respirant à peine, tant l'espoir de voir Blanche et la gêne qu'il éprouve dans son corset, compriment sa respiration; et Marguerite regagne sa demeure, en se disant: « Cette jeune fille m'a l'air » aussi doux qu'honnête, et il n'y a aucun » mal à la recevoir un moment,... cela distraira un peu ma pauvre petite Blanche, » qui depuis quelques jours semble triste et » paraît s'ennuyer plus qu'à l'ordinaire; et » nous saurons ce secret qui.... Ah! mon » Dieu! que n'est-il bientôt sept heures du » soir! »

Marguerite se hâte d'aller trouver Blanche; depuis la nuit de la sérénade, l'aimable enfant était en effet plus rêveuse qu'auparavant; elle ne chantait que le refrain de sa romance chérie, et les villanelles, les virelay, les vieux tensons ne l'amusaient plus. Marguerite s'approche d'elle, et lui dit à demi-voix et d'un ton mystérieux: « Ce » soir nous aurons une visite!

» — Une visite! dit Blanche, ah!

» M. Chaudoreille, sans doute!... — Non
» pas!.. Une jeune paysanne bien gentille,
» bien honnête.... que vous ne connaissez
» pas. Une pauvre enfant qui possède un
» trésor... et qui cherche une place du cui-
» sinière,.... qui veut rester sage... et est
» venue pour cela à Paris, qui a peur du
» du diable.... et qui ne craint rien.... —
» Mais, ma bonne, je ne comprends pas...
» — Chut! chut!... taisez-vous! ce soir
» elle viendra, et nous contera son his-
» toire :... il est question d'un mystère fort
» curieux; mais du silence? il ne faut pas
» que M. Touquet se doute de cela, car il
» pourrait défendre à cette pauvre Ursule
» de venir causer avec nous, et j'en serai
» bien fâchée... pour vous, mon enfant,
» que cela distraira un peu.

» — Oh! sois tranquille, ma bonne! je
» ne dirai rien, » s'écrie Blanche; et elle
saute de joie dans la chambre, parce que
l'annonce de cette visite est pour elle un
événement extraordinaire, et que la moin-
dre chose nouvelle est un grand plaisir pour

les personnes qui passent leur vie privées de toute dissipation. C'est ainsi qu'un orage ou une averse va distraire et occuper un pauvre prisonnier; qu'une bouteille de vin sera un régal pour le rentier habitué à ne boire que de l'eau; que le son d'un orgue de Barbarie paraîtra délicieux à des paysans; qu'un billet de spectacle comblera les vœux de la pauvre ouvrière à dix sous par jour; qu'une petite robe d'indienne fera le bonheur d'une grisette honnête, et que le dimanche sera attendu avec impatience par ceux qui travaillent toute la semaine; tandis que, pour bien des gens, les spectacles, les banquets, la musique, les parures n'ont plus le pouvoir de réjouir leur cœur. D'après cela, les pauvres seraient donc plus heureux que les riches?

Enfin, sept heures viennent de sonner à Saint-Eustache; le barbier a depuis longtemps renvoyé Blanche et Marguerite pour s'enfermer dans sa chambre. La vieille servante descend doucement l'escalier, tâchant de faire le moins de bruit possible avec ses

talons, et cachant avec une de ses mains la lumière de sa lampe. Elle ouvre la porte de la rue, et aperçoit la paysanne qui était depuis un quart d'heure au rendez-vous. « C'est bien, dit Marguerite, vous êtes » exacte ; mais, chut ! ne parlez pas, ne fai- » tes point de bruit, et laissez-vous con- » duire. »

Urbain fait un léger signe de tête et entre dans l'allée dont Marguerite referme doucement la porte. Alors notre amoureux est au comble de la joie, il lui semble respirer un air pur dans cette maison habitée par celle qu'il aime ;... il se croit dans le séjour des bienheureux, tout en montant un petit escalier tortueux ; et les murs noirs et décrépits qui l'environnent, ont plus de charmes à ses yeux, que le marbre et les lambris du Louvre.

« Vous allez voir ma maîtresse, dit » Marguerite, je l'ai prévenue ;... mais ne » craignez rien, elle est aussi aimable que » bonne ; vous pourrez parler sans danger » devant elle, c'est la discrétion même ;...

» d'ailleurs, elle ne voit personne, et ne
» sort jamais. Mon maître craint pour elle
» les entreprises de ces mirliflors, de ces
» mauvais sujets qui ne cherchent qu'à en-
» jôler les pauvres filles.... Il est vrai que
» ma petite Blanche est si jolie!.. elle tour-
» nerait la tête à tous nos seigneurs. Vous
» allez la voir et en juger vous-même; nous
» voici devant sa chambre: venez ;.. allons,
» ne tremblez donc pas ainsi, quel enfan-
» tillage. »

Urbain tremblait en effet, et le cœur lui battait si fort, qu'il fut obligé de s'appuyer un moment contre le mur.

Pendant ce temps Marguerite ouvre la porte, et dit à Blanche : « La voilà... »

Blanche se lève pour aller au-devant de la jeune fille que lui amène sa bonne, et à laquelle elle adresse le plus aimable sourire. Urbain a levé les yeux, il a vu Blanche et son émotion redouble; il n'avait pu, au travers des vitres de la croisée, apercevoir qu'imparfaitement ses traits, et l'objet charmant qui est devant lui, est cent fois au-des-

sus de l'image que ses souvenirs et son imagination se créaient. Il reste interdit, immobile, n'osant faire un pas, doutant encore de son bonheur, et regardant avec délices l'aimable fille qui lui sourit et lui prend la main en lui disant : « Entrez donc;...
» venez vous asseoir,... vous chauffer... Eh
» bien ! est-ce que je vous fais peur... ?

» — C'est ce que je lui disais, reprend
» Marguerite, mais elle est d'une timidité !...
» Au reste, cela fait son éloge ; puisse-t-elle,
» à Paris, conserver toujours cette modes-
» tie. »

La douce main de Blanche a pris celle du jeune bachelier, qu'elle conduit près de la cheminée. En sentant les jolis doigts s'imprimer sur les siens, Urbain respire à peine, et murmure d'une voix faible : « Ah ! ma-
» demoiselle, que vous êtes bonne !...

» — Ah !... elle a une bien jolie voix, » s'écrie Blanche aussitôt, « ne trouves-tu pas,
» Marguerite ?... une voix,... qu'il me sem-
» ble avoir déjà entendue... C'est singulier...
» je ne puis me rappeler...

» — Vous vous trompez, mon enfant,
» dit Marguerite, moi je trouve qu'Ursule
» a la voix un peu voilée;... mais songeons
» que nous n'avons pas beaucoup de temps
» à la garder ici,... et elle doit nous racon-
» ter certaine chose...

» — Un moment, dit Blanche, laisse-
» la donc se reposer,... elle a l'air fatigué...
» Avez-vous besoin de quelque chose? —
» Je vous remercie, » dit Urbain en levant les yeux sur l'aimable enfant, et les rebaissant aussitôt, car il craint qu'elle ne lise dans les siens tout l'amour dont il est embrasé, et il sent bien que le moment serait fort mal choisi pour se faire connaître; d'ailleurs, il est si heureux près de Blanche, qu'il veut prolonger son bonheur; et grâces à son déguisement, il peut voir l'aimable fille, jouir de ses grâces, de sa gentillesse, connaître son caractère, bien mieux que s'il se montrait à elle sous sa véritable forme. Devant un amant, la fille la plus franche est toujours timide, embarrassée, réservée, tandis qu'auprès d'une personne

de son sexe, elle se livre sans contrainte aux impressions qu'elle éprouve.

« Vous cherchez donc une place, » dit Blanche en s'asseyant près d'Urbain. — « Oui, mademoiselle. — Y a-t-il long-temps » que vous êtes à Paris. — Quinze jours, » mademoiselle. — Et vos parens?... — Je » n'en ai plus, mademoiselle, je suis orphe- » line... — Pauvre fille!... c'est comme moi, » je suis orpheline aussi ; et si M. Touquet » n'avait pas pris soin de moi, il m'aurait » fallu chercher de l'ouvrage pour vivre... » — Vous, mademoiselle!... » dit Urbain avec feu ; mais il se contient, et achève à demi-voix : « C'eût été bien malheureux!

» — Ma chère Blanche, dit Margue- » rite, ce n'est point pour lui conter votre » histoire, mais pour qu'elle nous apprenne » un secret qui la regarde qu'elle est ve- » nue... Allons, Ursule, parlez, mon en- » fant. »

Urbain soupire, il aimerait mieux écouter Blanche que de parler pour Marguerite ; mais il faut satisfaire la vieille fille ;

il a besoin d'elle, et c'est en excitant sans cesse sa curiosité qu'il espère voir souvent Blanche. Il commence donc son récit, en déguisant toujours sa voix; et pendant qu'il parle, l'aimable enfant a les yeux fixés sur lui, faveur qu'il doit à son costume, mais qui souvent lui fait perdre le fil de son discours.

« — Vous avez sans doute entendu parler » de *Jeanne Harviliers,* si fameuse il y a un » siècle par ses maléfices et ses sortiléges?

» — Non,... jamais, » dit Marguerite en rapprochant sa chaise, et allongeant le cou, parce que le mot sortilége a déjà produit son effet électrique sur la vieille servante. « Contez-nous l'histoire de cette sorcière, » mon enfant? et tâchez de ne pas omettre » un seul fait.

» — C'est à Verberie, dans l'année 1528, » que Jeanne Harviliers est née; sa mère, » qui était, dit-on, une méchante femme, » voua sa fille au diable dès qu'elle vint au » monde.

» Comme Jeanne avait douze ans, le dia-

» ble se présenta à elle sous la forme d'un
» homme noir, armé et botté...

» Ma bonne, dit Blanche, le diable peut
» donc prendre la forme qui lui plaît? —
» Oui, sans doute!.... je vous l'ai dit cent
» fois, il se change comme il veut.... — Tu
» m'as toujours dit, ma bonne, qu'il se
» montrait en chat noir.... — En chat ou
» en homme, qu'importe!... — Je n'avais
» peur que des chats, à présent j'aurai peur
» des hommes aussi!... — Allons, made-
» moiselle, si vous interrompez comme cela
» cette jeune fille, nous ne saurons jamais
» son histoire. Continuez, mon enfant. »

Urbain donne un petit coup-d'œil à Blanche, et reprend sa narration : « L'homme
» noir dit à Jeanne que si elle voulait se
» donner à lui, il lui apprendrait mille se-
» crets pour faire du bien ou du mal aux
» gens, selon sa volonté. Jeanne Harviliers
» céda aux propositions du diable, prononça
» les formules qu'il lui dicta, et devint bien-
» tôt une fameuse magicienne, se rendant
» au sabbat à cheval sur une *escouvette*.

» Jeanne fit l'essai de son art près de Ver-
» berie; mais, accusée de sorcellerie, elle
» fut pendant quelque temps obligée de se
» cacher. Elle avait un voisin qui l'avait dé-
» noncée; Jeanne demanda au diable un
» sort pour se venger du voisin. Le diable
» lui donna une poudre, et dit qu'en la
» plaçant dans un chemin où son ennemi
» devait passer, cela lui donnerait une ma-
» ladie dont il mourrait. Jeanne fit ce que
» le diable lui avait dit, et plaça le sort.
» Mais une autre personne passa la première
» dans le chemin, et ce fut elle qui fut vic-
» time du sort; Jeanne désolée alla trouver
» le malade, lui avoua qu'elle avait causé
» son malheur, et promit de le guérir; mais
» elle n'en put venir à bout, car elle fut alors
» arrêtée et emprisonnée. On la questionna;
» elle s'avoua sorcière, et fut condamnée à
» être brûlée vive.... Ce qui fut exécuté le
» dernier jour d'avril de l'année 1578.

» — Comment? elle était sorcière, et elle
» s'est laissé brûler? » dit Blanche avec éton-
nement. — « Oui, mademoiselle. — Ah!

» que c'est drôle! et à quoi donc cela sert-» il d'être sorcier, alors?... — Blanche, vous » êtes trop jeune pour raisonner de cela, » dit Marguerite. — Et le diable l'a-t-on » brûlé aussi? — Non, mademoiselle, on » n'a pas pu. — C'est dommage, car nous » n'en aurions plus peur!... — Est-ce que le » diable peut être brûlé!... le démon exis-» tera toujours, mon enfant. — Vous m'a-» vez pourtant dit, ma bonne, que saint » Michel s'était battu avec lui, et qu'il l'a-» vait vaincu... — Oui, sans doute, il l'a » vaincu,... mais c'est comme s'il n'avait » rien fait. Allons, Ursule, continuez,... » car je ne vois pas encore dans tout cela » ce qui a rapport à vous, puisque cette » Jeanne a été brûlée il y a déjà près de » soixante ans...

» — M'y voici, mademoiselle, » dit Urbain en rappelant ses idées que les beaux yeux de Blanche tournent vers toute autre chose que la sorcellerie. « Du temps de » *Jeanne Harviliers,* comme on ne parlait à » Verberie et aux environs que des *sabbats*

» qui se tenaient au Pont-la-Reine, sur le » grand chemin de Compiègne, et au bois » d'Ajeux; comme il n'était bruit que des » *chevaucheurs d'escouvettes*, des *sabbatiers* » et des donneurs de sorts, alors les bons » habitans du pays, voulant se mettre en » garde contre toute cette vengeance du » diable, allèrent à la *Chapelle de Charle-* » *magne;* c'est ainsi que l'on nommait encore » l'église de Saint-Pierre, et demandèrent » aux bons religieux quelque chose qui » pût les garantir des maléfices et des » sorts...

» — Fort bien pensé, vraiment, dit Mar- » guerite, ils ne pouvaient agir plus sage- » ment; et que leur donna-t-on, mon en- » fant?

» — Les bons pères donnèrent une robe » qui avait été portée par un vertueux er- » mite, qui, durant sa vie, avait toujours » fait fuir les démons d'une lieue. Un tout » petit morceau de cette robe suffisait pour » mettre à l'abri de tout danger celui qui le » portait; vous jugez avec quel empresse-

» ment chacun en voulut avoir un mor-
» ceau.

» — Oh! je le crois bien!... si j'avais été
» là, que n'aurais-je pas donné, moi, pour
» en obtenir!... — Eh! mais, ma bonne,
» dit Blanche, c'est comme mon... — Chut!
» laissez finir Ursule, mon enfant. — En-
» fin, mademoiselle, une de mes aïeules,
» qui existait alors, eut le bonheur d'avoir
» un morceau de la robe du pieux ermite.
» Elle le laissa ensuite à sa fille, qui le laissa
» à ma mère, de laquelle je le tiens, et voilà
» comme ce talisman est venu jusqu'à moi;
» et c'est ce qui fait que je ne crains rien à
» Paris, et que je me hasarde seule la nuit
» dans les rues....

» — Oh! que c'est singulier! s'écrie Blan-
» che, c'est comme moi, j'ai un talisman
» aussi qui me préserve de tout danger, et
» cependant on ne veut pas seulement que
» je mette la tête à la fenêtre!... C'est que
» mon protecteur, le barbier, ne croit pas
» aux talismans!...

» — Il a grand tort, mademoiselle, dit

» Urbain. — Oui certes, dit Marguerite; » mais, ma chère enfant, auriez-vous le » vôtre sur vous maintenant? — Oui, ma- » demoiselle, oh! je le porte sans cesse... » — Voyons-le,... voyons cette précieuse » relique,... rien que de la toucher cela » doit faire du bien!... »

Urbain fouille dans une poche de son tablier, en tire un petit papier plié avec soin; il l'ouvre et en sort un échantillon de son haut-de-chausse qu'il présente à la vieille servante, en se pinçant les lèvres pour conserver son sérieux. Marguerite, qui a mis ses lunettes, prend le petit morceau de drap avec respect et le baise par trois fois en s'écriant: « C'est cela! oh! comme c'est bien » cela!... Cela répand autour de soi une » odeur de sainteté!...

» — Tu trouves, ma bonne, » dit Blanche qui regarde le petit échantillon de drap avec surprise: « moi, je ne me serais jamais » doutée que ce petit chiffon eût quelque » pouvoir... — Chiffon!... ah! ma chère » Blanche, parlez plus respectueusement

» de cette relique!... — Oh! mon talisman » est bien plus joli à moi!... c'est une pe- » tite peau de vélin;... tenez... il est là... »

En disant ces mots, Blanche indique son sein, et, entr'ouvrant son fichu, fait signe à Urbain de regarder dans son corset; celui-ci ne se fait pas prier, son œil plonge avec délices sous le corset de l'aimable innocente qui a la bonté de le tenir entr'ouvert pour qu'il puisse mieux voir. Deux jolis boutons de rose sont renfermés là, et Urbain, en apercevant ce trésor, que nul œil profane n'a encore admiré, en découvrant mille beautés que l'imagination ne peut rendre, s'écrie involontairement : « Ah! que de charmes!...

» — N'est-ce pas, dit Blanche en sou- » riant, que c'est plus joli que ce morceau » de drap?... »

Urbain n'a pas la force de répondre; il est immobile, les yeux encore fixés sur l'endroit où l'aimable enfant cache son talisman; tandis que Marguerite, toujours en contemplation devant le morceau du haut-

de-chausse, le baise de nouveau en répétant: « Celui-ci a fait ses preuves!... et il est en- » core plus précieux!... »

Blanche a rapproché son fichu, et Urbain, encore tout ému par ce qu'il vient de voir, laisse échapper un gros soupir. « Qu'a- » vez-vous? » lui dit la jeune fille en regardant avec intérêt celui qu'elle croit une simple villageoise, « vous paraissez chagrine? » — Hélas! mademoiselle, je songe que je » suis seule et sans ressource dans cette » ville ;... que je n'ai ni parens,.. ni amis!... » — Pauvre fille!... Eh bien, nous serons » vos amies, nous; oui, je sens que je vous » aime déjà, Ursule!... — Se pourrait-il? » mademoiselle!... ah! s'il était vrai... — » Comment, s'il était vrai!... oh! je ne mens » jamais! ce que j'éprouve je le dis tout de » suite,... n'est-ce pas tout naturel?... Et » vous, croyez-vous que vous m'aimerez » aussi? — Si je vous aimerai!... » dit Urbain avec chaleur; puis, se rappelant que Marguerite est là, il reprend avec moins de feu, mais avec un accent qui part de

l'ame : « Oh! oui, mademoiselle!... et toute
» ma vie!...

» — Ah! que c'est gentil d'avoir une
» amie de son âge, » dit Blanche en prenant la main du bachelier ; « au moius j'au-
» rai quelqu'un avec qui je pourrai rire et
» causer ;... Marguerite aime bien à causer,
» mais elle ne rit jamais, et puis elle ne parle
» que de magie!... de diable!... Nous parle-
» rons d'autre chose nous deux, n'est-ce
» pas, Ursule? — Oui, mademoiselle. —
» Ah! je sais bien peu de chose, moi!...
» Toujours seule dans cette chambre, ne
» sortant jamais!.. quoique j'en aie bien en-
» vie!... Mon protecteur ne vient pas cau-
» ser avec moi,... je ne reçois la visite que
» d'un seul homme... — D'un homme, »
dit Urbain avec inquiétude. — « Oui, mon
» maître de musique ;... autrefois il me fai-
» sait rire, maintenant il m'ennuie, car il
» me chante toujours la même chose. »

Urbain respire plus librement et reprend:
« Vous êtes musicienne, mademoiselle? —
» — Un peu, dit Blanche; et vous, Ursule,

» chantez-vous?.. — Quelquefois... — Tant
» mieux, vous m'apprendrez les chansons
» de votre pays, et moi celles que je sais...
» — Vous me permettrez donc de revenir
» vous voir, mademoiselle? — Mais certai-
» nement, tous les soirs si vous pouvez;
» songez donc que je m'ennuie toute seule
» au lieu que je m'amuserai avec vous.
» N'est-ce pas, Marguerite, qu'elle pourra
» venir nous voir les soirs, et que cela ne
» peut pas fâcher M. Touquet?... »

Marguerite, pendant cette conversation était toujours en méditation et en extase devant le talisman d'Ursule; elle aurait donné tout au monde pour le posséder dans son nouveau logement, où elle avait beaucoup de peine à s'endormir. Mais le nom de son maître la tire de ses réflexions, et elle s'écrie : « Que dites-vous de M. Touquet?...
» qu'il sache que nous recevons cette jeune
» fille sans sa permission;... oh! non pas...
» — Mais, ma bonne, c'est pour cela qu'il
» faut la lui demander. — Ah! mademoi-
» selle, dit Urbain, il la refuserait, et je se-

» rais privée du plaisir de vous voir. — En » ce cas, ne lui disons rien; mais s'il vous » prenait à son service... — Monsieur ne » veut personne de plus dans la maison,.. » dit Marguerite; qu'est-ce qu'Ursule ferait » ici? — C'est dommage, car enfin il faut » qu'Ursule trouve une place pour vivre; » voyez donc comme c'est désagréable! avoir » un talisman qui vous préserve de tout » danger... et qui vous laisserait mourir de » faim!... C'est absolument comme le mien! » — Oh! j'ai encore le temps d'attendre, » dit Urbain, j'ai quelque chose devant » moi,... et je dépense si peu!... — Vos » aïeules, dit Marguerite, ont-elles eu l'oc- » casion d'éprouver la vertu de ce talis- » man?.. — Oui, mademoiselle, dans mainte » circonstance!... et surtout ma mère à qui » il arriva une aventure...

» — Une aventure?.. » dit la vieille en rapprochant sa chaise de la cheminée; dans ce moment la cloche de l'église sonna neuf heures. « Oh! ciel! neuf heures, dit Mar- » guerite; il est bien tard, il faut vous en

» aller, mon enfant ; si mon maître s'aper-
» cevait que nous ne sommes pas couchées,
» il pourrait vouloir en savoir la cause ; al-
» lons, il faut partir... — Et cette aventure
» qu'elle allait nous raconter? dit Blanche.
» — Ce sera pour demain, si vous le per-
» mettez, dit Urbain. — Oh ! oui, demain,
» n'est-ce pas, ma bonne?... — Soit, dit
» Marguerite, qui est aussi curieuse de l'en-
» tendre, mais toujours la même prudence :
» Ursule, que personne ne sache... — Oh !
» je vous réponds de mon silence, made-
» moiselle. — C'est bien ; tenez, voilà votre
» talisman.... Prenez bien garde de le per-
» dre... Ah ! Dieu !.. que je serais heureuse
» d'en avoir un semblable. »

Urbain reçoit le petit morceau de drap en faisant la révérence, et le met dans sa poche, tandis que Marguerite prend la lampe pour le conduire. « Vous vous en al-
» lez seule, dit Blanche, et bien loin, peut-
» être? — A la porte Saint-Antoine. — Oh
» ciel !... et vous n'avez pas peur si tard dans
» les rues?... — N'a-t-elle pas son talisman !

» dit Marguerite. — Ah ! c'est vrai, je n'y
» pensais plus... Adieu, Ursule ; à demain,..
» n'est-ce pas ? — Oui, mademoiselle. »

L'aimable enfant tend sa main à Urbain, qui est prêt à la porter à ses lèvres ; mais, se souvenant qu'il est femme, il est forcé de se contenter de la presser tendrement, et suit Marguerite, après avoir jeté sur Blanche un doux regard. La vieille le reconduit avec les mêmes précautions qu'elle a prises pour l'introduire, et referme bien doucement la porte de la rue en lui disant aussi : « A demain ;... et ayez toujours soin
» d'avoir sur vous votre talisman. »

CHAPITRE VIII.

L'amour et l'innocence ; la pluie et le talisman.

URBAIN est rentré chez lui dans une ivresse difficile à décrire : la vue de Blanche, le doux son de sa voix , ses grâces , sa candeur , sa piquante naïveté , ont encore augmenté son amour ; ce qu'il a vu est bien au-dessus de ce qu'il espérait ; et quand il songe que le lendemain il la reverra, qu'il pourra l'entendre et lui parler encore, que sa douce main s'appuiera sans crainte sur la sienne , il a peine à se contenir ; le souvenir de ce qu'il a entrevu sous le charmant corset doit être aussi pour beaucoup dans ses transports d'ivresse.

Quel dommage de ne pouvoir avouer à

l'aimable enfant ce qu'il est et tout ce qu'elle lui inspire, mais Urbain sent bien qu'il ne faut pas brusquer l'aventure, et qu'il doit chercher d'abord à gagner toute la confiance de Blanche; sous son costume cela lui sera facile; elle lui a déjà dit qu'elle l'aimait : il est vrai que l'aveu de ce sentiment s'adressait à Ursule, mais dans le fait c'est Urbain qui le lui a inspiré.

Dans la journée, le bachelier reprend ses habits d'homme, et dès que la nuit revient il les quitte pour revêtir le costume féminin sous lequel il commence à acquérir plus d'aisance et de maintien; d'ailleurs la voisine est toujours prête quand il s'agit de déguiser l'adolescent; elle est pour lui d'une grande complaisance et ne ménage pas ses leçons. Urbain en profite, parce qu'un jeune homme s'entend mieux à chiffonner un fichu qu'à l'attacher, et qu'un adolescent, amoureux comme un fou, a parfois de grandes distractions, pendant lesquelles les secours de la jeune servante lui sont fort nécessaires.

Urbain a été exact au rendez-vous, et Marguerite l'a introduit avec le même cérémonial que la veille. Blanche lui fait le plus aimable accueil, elle va au-devant de lui, et, au moment où il lui fait une modeste révérence, la naïve enfant lui donne un doux baiser sur chaque joue. Pour le coup, Urbain n'y est plus ; il se sent brûler, et sans la voix de Marguerite, qui le rappelle à lui-même, il presserait Blanche contre son cœur, et lui rendrait au centuple ce qu'il vient d'en recevoir. Mais la vieille, toujours pressée d'entendre conter les aventures extraordinaires qui ont rapport au talisman, dit, en poussant Urbain du côté de la cheminée : « Allons, mes » enfans, ne perdons pas le temps en » vaines cérémonies, vous savez comme il » passe vite quand on raconte des choses » intéressantes ; asseyons-nous, et Ursule » va nous dire l'aventure arrivée à sa » mère. »

Urbain, encore tout ému du baiser de Blanche, commence une histoire qu'il a

composée le matin, et qui enchante Marguerite, parce qu'elle prouve la puissance merveilleuse du talisman. Le récit achevé, la vieille demande à contempler la relique ; elle est persuadée qu'après l'avoir touchée le soir, elle court moins de dangers la nuit dans sa chambre. Blanche cause alors avec Urbain, et lui chante, à demi-voix, une des chansons qu'elle sait. La naïve enfant ne connaît la prétendue Ursule que depuis la veille, et déjà elle la regarde comme sa sœur, la nomme son amie, et lui conte tout ce qui la concerne ; car Blanche, élevée loin du monde, n'y a point appris à cacher ses sentimens, à feindre ce qu'elle n'éprouve pas, son cœur est pur et ses paroles ne sont que l'organe de ce qu'il lui inspire.

Blanche ne manque point de chanter à Urbain son refrain favori, et celui-ci tressaille de plaisir en voyant que, malgré les précautions du barbier, ses accens se sont gravés dans la mémoire de Blanche, qui lui dit : « La première fois que je vous ai

» entendu parler, il m'a semblé entendre
» encore la voix qui a chanté la nuit sous
» ma fenêtre... Ah ! elle était bien jolie
» cette voix-là !... la vôtre, Ursule, lui
» ressemble un peu. Quel dommage que
» vous ne sachiez pas la romance que l'on
» chantait !...
» — Je la sais, dit Urbain, du moins...
» je crois la savoir, car je l'ai entendu
» souvent chanter, et cela m'a permis
» de la retenir... — Ah ? quel bonheur !
» chantez-la-moi, Ursule, je vous en prie!...
» — Mais si M. Touquet... — Oh! il est
» dans sa chambre ! d'ailleurs vous chan-
» terez tout bas... Tenez... justement,
» Marguerite dort,... ça fait qu'elle ne vous
» grondera pas... »

En effet, à force de contempler le petit morceau du haut-de-chausse, la vieille servante s'était endormie dessus ; Urbain est presque seule avec celle qu'il adore, son cœur en palpite de joie, de longs soupirs s'échappent de sa poitrine, et il est obligé de détourner les yeux pour ne pas

rencontrer les regards charmans de Blanche.

« Eh bien! » lui dit l'aimable enfant, en faisant une petite moue qui la rend encore plus séduisante, « est-ce que vous ne voulez » pas chanter?... ah! ce serait bien méchant ,...... ça me fera tant de plaisir » d'entendre cette romance ,.....; ça me » l'apprendra à mon tour; je vous en prie, » Ursule; vous voyez bien que Marguerite » dort ;... allons, ne me refusez pas!

» — Moi, vous refuser quelque chose!... » Je vais chanter, mademoiselle. — Oh! » vous êtes bien gentille, et je vous embrasserai de bon cœur. »

Urbain n'avait pas besoin d'être excité par une si douce récompense, mais cependant il veut sur-le-champ la mériter. Il chante, et Blanche l'écoute avec ravissement; le jeune homme, cédant à l'impulsion de son cœur, donne à sa voix encore plus d'expression et de sentiment; à coup sûr ce n'est plus alors la voix d'une femme, et toute autre que la naïve Blanche s'aper-



cevrait de ce changement ; mais celle-ci, tout entière au plaisir qu'elle ressent, est loin de soupçonner la vérité, et, le cou tendu vers Urbain, immobile, les yeux fixés sur lui, elle semble craindre de perdre un mot, tout en s'écriant de temps en temps :

« Ah ! mon Dieu !... c'est cela !... c'est la » même chose,... ça me fait le même effet » que l'autre nuit !... Ah ! Ursule ! chan- » tez toujours !... »

Cependant les chants ont cessé, car Urbain n'a pas oublié la récompense promise. Pendant quelques minutes Blanche, immobile, semble écouter encore ; enfin elle sort de son extase en disant : « C'est » singulier, comme cette romance me fait » un drôle d'effet... — Est-ce désagréable ? » — Oh ! non !... si cela était, je ne vou- » drais pas l'entendre toujours ;... et ce- » pendant on dirait que cela m'attriste,... » ça me fait soupirer... C'est égal, Ursule, » vous me l'apprendrez, n'est-ce pas ? — » Oui, mademoiselle ; mais vous m'avez

» promis... — De vous embrasser... Oh! » bien volontiers! »

Blanche ne se fait pas prier, elle imprime ses lèvres vermeilles sur les joues brûlantes d'Urbain ; cette fois celui-ci se dispose à lui rendre son baiser, et déjà il tient la jeune fille dans ses bras, lorsque Marguerite, en éternuant, manque de tomber dans le feu, et s'éveille en sursaut en s'écriant : « Bonne chère patronne, sauvez-moi ! je vois l'homme noir et la sorcière de Verberie.

» — Où donc cela ? ma bonne, » dit Blanche en s'éloignant d'Urbain, qui est désolé de n'avoir pas chanté plus vite. — « Où ? » dit Marguerite en se frottant les yeux. « Comment, où ?... Qu'est-ce que » j'ai dit ? — Tu as dit que tu voyais la » sorcière... — Ah ! c'est que j'y pensais, » apparemment. Allons, Ursule, il est » temps de partir, mon enfant... — C'est » dommage,... j'allais vous raconter une » aventure arrivée à ma tante et qui est » bien plus merveilleuse que les autres. —

» Eh bien! ce sera pour demain, dit » Blanche ; n'est-ce pas ma bonne, tu le » veux bien ? Tu vois que mon bon ami ne » se doute de rien, et d'ailleurs s'il voyait » Ursule et se fâchait, eh bien! je pren- » drais toute la faute sur moi, et je l'apai- » serais. — Allons,... à demain, soit, et » nous saurons l'aventure de votre tante.— » Oui, mademoiselle Marguerite...... Ah! » voulez-vous bien avoir la bonté de me » rendre mon talisman ?

» — Oui, mon enfant, c'est juste. Ah! » mon Dieu, qu'en ai-je donc fait?... » Est-ce que Satan me l'aurait escamoté?... » je le tenais tout à l'heure.

» — Tenez, ma bonne, le voilà, » dit Blanche en indiquant la cheminée à Marguerite, « vous l'aviez laissé tomber dans » les cendres. — C'est ma foi vrai, » répond la vieille en ramassant le petit morceau de drap. « Ah! mon Dieu! il est » un peu roussi... — Oh! c'est égal, made- » moiselle, dit Urbain, ça ne peut pas » lui avoir ôté de sa vertu. — Non, certes,

» mon enfant, et s'il avait été brûlé, ses
» cendres auraient encore eu la même pro-
» priété. »

Urbain reprend son talisman, fait ses adieux à Blanche, en répétant avec elle : « A demain, » et quitte la maison du barbier.

Plusieurs jours se sont écoulés, et chaque soir le jeune bachelier a eu le bonheur de voir Blanche ; inventant sans cesse de nouvelles histoires pour piquer la curiosité de Marguerite, il a su habituer la vieille à lui ouvrir à sept heures la porte de l'allée. La présence de la fausse Ursule est devenue un besoin pour Blanche et pour Marguerite ; cette dernière éprouve un grand plaisir à entendre conter des aventures de magiciens, et la jeune fille à se faire apprendre sa romance chérie. Mais Marguerite ne s'endort pas toujours, et même, lorsqu'elle veille, Blanche veut qu'Urbain chante ; celui-ci lui obéit ; mais alors, pour ne donner aucun soupçon à la vieille, il a soin de bien déguiser sa voix, et Blanche

s'écrie avec humeur : « Ah! ce n'est pas » bien, vous ne chantez pas aujourd'hui » si gentiment qu'à l'ordinaire,... ça ne me » fait pas le même plaisir. »

Pendant qu'Urbain s'enivre du bonheur de voir Blanche et puise dans ses yeux le plus doux sentiment, que la jeune fille se livre sans contrainte au plaisir que lui offre la société d'Ursule, et lui fait confidence de ses moindres pensées; qu'enfin la vieille Marguerite a la tête remplie de récits effrayans, de faits miraculeux arrivés à la sorcière de Verberie, et se met à l'abri des piéges du démon, en frottant tous les soirs entre ses doigts le petit morceau du haut-de-chausse du jeune bachelier; que se passait-il dans la petite maison de la vallée de Fécamp? la brûlante Julia l'habite-t-elle encore? et le marquis de Villebelle s'est-il donné la peine de feindre un peu l'amour pour soumettre la jeune Italienne?

Le barbier, ayant reçu le prix de ses services, s'inquiétait peu de ce qui se passait à la petite maison; Chaudoreille, qui



ne quittait pas les tripots tant qu'il avait quelque argent dans son gousset, avait été un mois sans paraître chez le barbier; mais au bout de ce temps, il arriva chez son ami vers le milieu de la journée.

Le Gascon avait la figure plus allongée que de coutume; sa fraise, toute chiffonnée, avait été déchirée en plusieurs endroits, et les plumes de son chapeau étaient remplacées par la rosette aurore, qui auparavant décorait la poignée de Rolande.

La mine piteuse de Chaudoreille fait sourire le barbier. « D'où viens-tu? lui » dit-il, et qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai » aperçu?

» — J'ai éprouvé bien des malheurs!... » dit Chaudoreille en poussant un gros soupir et tirant de sa ceinture la vieille bourse de soie, qu'il secoue sans lui faire rendre un son. « Tu lé vois, mon ami, nous » sommes réduits à zéro?... — Comment! » tu n'as plus rien de la somme que je t'ai » donnée? — Pas un dénier, mon cher!... » j'ai été volé d'uné manière indigne! —

» C'est-à-dire que tu as joué ! — Oui, j'ai
» joué, c'est vrai, mais avec des voleurs !
» ils m'ont triché d'uné façon infâme !...
» Si du moins ils y avaient mis des formes
» aimables !... On sait bien qu'entré gens
» habiles, il y a millé petites gentillesses
» pour sé rendre la fortune favorable !...
» mais dépouiller un ami ! un confrère !...
» c'est une horreur !... Jé né jouerai plus
» dé ma vie... Dis-donc, veux-tu qué j'aille
» à la petite maison voir mon ami Marcel ?
» — Je te le défends, au contraire ; sans
» ordre du marquis personne ne doit se
» permettre d'y aller. — C'est fâcheux ;...
» et comment a fini l'aventure ? — Que
» t'importe ?... Au reste, je n'ai pas revu
» le marquis !... Mais que me fait à moi
» cette intrigue du moment que je n'y suis
» plus employé !... D'ailleurs, elle aura fini
» comme toutes les autres !... c'est un
» caprice qui durera quelques jours !... et
» un autre lui succédera ! — C'est juste ;
» mais la pétite m'a paru avoir du carac-
» tère... ellé m'a dit des choses singuliè-

» res.... ellé m'a demandé entr'autres, si
» je connaissais tes parens.

» — Mes parens !... » dit le barbier avec une émotion visible ; « c'est singulier... —
» Oui, fort singulier; jé lui ai dit qué tu
» étais Lorrain, voilà tout cé qué jé sais de
» toi...

» — Mes parens ! » répète Touquet en se promenant à grands pas dans la chambre. « Il y a tout à parier que je n'en ai
» plus ?... Mon pauvre père est mort, sans
» doute !... Ah ! je fus dans ma jeunesse
» un assez mauvais sujet !... De bonne
» heure le besoin de satisfaire mes passions,
» le goût du jeu, la soif de l'or, me firent
» commettre mille excès... — Oui, des es-
» piègleries de jeunesse,... jé connais céla;..
» moi !... à six ans jé fus fouetté pour avoir
» volé un gigot dans une lèche-frite ;... à
» dix, pour avoir, par distraction, pris la
» bourse dé ma grand'-mère pour aller jouer
» aux pétits palets ; à douze, j'enlevai un
» lapin dé la broche, et jé mis à la place
» lé chat dé ma vieille tante ; mais, dans

» mon ardeur à cacher mon larcin, j'ou-
» bliai dé dépouiller lé malheureux chat,
» qui fut rôti avec sa peau ; heureusement
» qué mon père avait la vue basse, il crut
» que c'était un pétit marcassin ;... à quinze
» ans... — Eh! que m'importe ce que tu as
» fait? » s'écrie le barbier avec impatience;
« cette jeune femme ne t'a pas dit autre
» chose sur moi?... —Non ; mais si tu veux
» qué j'aillé la faire jaser adroitement...—
» Imbécile; oublies-tu qu'elle est la maî-
» tresse du marquis!... Quand son règne
» sera passé, je la verrai,... et je saurai...»

Le barbier n'en dit pas davantage ; il ne répond plus à Chaudoreille, et celui-ci, après avoir répété inutilement plusieurs fois qu'il est à jeun depuis la veille, s'apercevant que Touquet n'y fait pas attention, sort avec humeur de la boutique en murmurant entre ses dents : « Les gens qui
» déviennent riches sont toujours ladres et
» crasseux !... c'est un défaut qué jé n'au-
» rai jamais!... »

Quelques heures après cette conversa-

tion, le barbier, en se rendant chez ses pratiques, rencontre près du Louvre le brillant Villebelle, qui, entortillé dans son manteau, semble être encore en bonne fortune.

« J'ai triomphé, mon cher, » dit-il en entraînant Touquet sous un portique où l'on ne peut les entendre. « Julia s'est ren-
» due!... mais vraiment cette conquête a
» été beaucoup plus difficile que je ne l'au-
» rais pensé. Cette jeune fille est passion-
» née,... romanesque!...... elle veut être
» aimée,... je le lui ai fait croire... Au fait,
» son caractère bizarre, sa fierté unie à sa
» tendresse; la singularité de sa conduite,
» de ses discours, m'a presque enchaîné;..
» elle m'a parlé d'Estrelle,... je ne sais com-
» ment elle a su cette aventure.

» — Cette jeune fille sait donc tout! » se dit en lui-même le barbier. « Au reste, reprend le marquis, elle m'a l'air de ne
» pas t'aimer beaucoup; mon pauvre Tou-
» quet, tu es mal dans ses papiers, elle dit
» que tu es un maître fripon.... — Quoi!

» monseigneur ? — Elle refusait mes pré-
» sens,... ne voulait que mon amour,...
» c'est vraiment superbe; malgré cela je
» l'ai mise chez elle... Je ne me souciais pas
» qu'elle restât à la petite maison, cela m'au-
» rait gêné... Je crois, d'honneur, que je
» l'aime un peu ;... mais je viens d'aperce-
» voir deux fort jolies femmes entrer dans
» le magasin de bijoux là-bas... Je vais m'y
» rendre pour les voir de plus près... »

En disant ces mots, le marquis s'éloigne lestement, et le barbier rentre chez lui en pensant à Julia, et fâché de n'avoir pas su du marquis où il a logé la jeune Italienne.

Chaudoreille est sorti de chez Touquet de fort mauvaise humeur: un estomac creux porte l'esprit à la mélancolie; le chevalier gascon, tout en faisant des réflexions philosophiques sur l'égoïsme des hommes, les caprices de la fortune et la manière dont on pourrait gagner au piquet en glissant les as au talon, est arrivé dans la foire Saint-Germain. Outre les divers spectacles rassemblés en ce lieu pour y attirer les badauds,

les étrangers et les jeunes gentilshommes qui venaient prendre à Paris le ton et les manières de la cour, on y jouait à différens jeux de cartes, et aux dés, aux quilles et *torniquets*.

Chaudoreille se promène entre les groupes formés autour des jeux, il regarde d'un œil avide les pâtisseries étalées devant les boutiques, et s'arrête près des cabarets, tâchant de respirer au moins l'odeur de la cuisine. Mais de telles jouissances sont bien faibles pour calmer un estomac à jeun. « Sandis! » se dit tout à coup Chaudoreille, en renfonçant son chapeau sur ses yeux et remontant sa fraise contre son menton, « il né séra pas dit qué jé né dînérai point! » un homme dé génie a toujours des res» sources, et son esprit doit lui fournir cé » qué sa bourse lui refuse. »

Aussitôt le chevalier marche d'un pas déterminé, et, perçant la foule, se dirige vers un endroit où deux jeunes provinciaux jouaient aux quilles, en buvant du vin blanc. Chaudoreille les examine du coin de l'œil;

puis, saisissant le moment, traverse le jeu de manière à recevoir dans les jambes la boule qu'un des joueurs vient de lancer.

« Gare! gare! » crie le jeune homme qui a jeté la boule; mais Chaudoreille feint de ne pas entendre, et ne s'arrête que lorsqu'il est atteint. Il fait une grimace épouvantable en recevant le coup et tombe en murmurant: « Cadédis! voilà un dîné qui mé coûte » cher! »

Les deux joueurs volent auprès de lui, le relèvent en lui adressant des excuses, quoiqu'ils ne fussent point dans leur tort; mais Chaudoreille est si pâle, il paraît tellement souffrir, et fait de si piteuses contorsions, que les deux jeunes gens en sont émus; ils lui offrent d'abord un verre de vin pour se remettre; le blessé accepte, il en boit trois de suite; il ne peut encore marcher, on lui propose d'entrer chez le marchand de vin qui donne à manger; il ne se fait pas prier; les deux provinciaux jouaient le dîner, ils engagent Chaudoreille à être de la partie. Notre homme s'installe à table

avec eux, boit et mange comme quatre, leur donne des leçons de quilles, et, s'apercevant qu'il a affaire à des novices d'humeur douce et peu guerrière, se lève après le dessert, en leur demandant une pistole pour dédommagement du coup de boule qu'ils lui ont donné.

Les deux jeunes gens se regardent avec surprise, s'apercevant qu'ils ont été dupes, et ont fait société avec un monsieur fort peu délicat; mais Chaudoreille se tient debout, la main gauche sur sa hanche, de la droite caressant la poignée de son épée et roulant les yeux comme un damné, en passant le bout de sa langue sur ses moustaches. Les pauvres provinciaux, ne se souciant pas d'avoir une affaire avec un homme qui paraît décidé à tout pourfendre si on ne le satisfait point, se hâtent de présenter à leur aimable convive la somme qu'il demande. Celui-ci la reçoit en faisant un gracieux sourire; puis du ton d'un homme qui est enchanté de lui, les salue en leur disant : « Au revoir, mes jeunes amis; tâchez dé

» vous souvénir des coups qué jé vous ai » enseignés. »

En achevant ces mots, le chevalier s'éloigne lestement, ne songeant plus au coup qu'il a reçu. L'estomac plein, une pistole dans sa ceinture, Chaudoreille est fort content de sa journée; le vin blanc dont il a bu outre mesure le met en train de tenter les aventures; il se sent surtout très-porté vers la tendresse. Mais si c'est l'usage de Bacchus de rendre entreprenant, l'odeur du vin et les discours d'un homme gris ne sont pas des auxiliaires favorables en amour. Il est nuit depuis long-temps. Chaudoreille revient de la foire Saint-Germain, en lorgnant toutes les femmes qu'il rencontre, et murmurant entre ses dents: « Il faut, sandis, qué jé fasse uné conquête cé soir... » Jé commence à mé lasser dé ma portière » qui a quarante-cinq ans, et uné jambe » plus courte qué l'autre; il est vrai qu'elle » m'accable dé procédés!.... Elle blanchit » mon linge, et fait des réprises à ma fraise; » mais uné petite infidélité en passant,... » ma Vénus n'en saura rien. »

Chaudoreille est arrivé dans la rue Montmartre, lorsqu'il voit passer près de lui une femme habillée en villageoise. Elle est seule, le chevalier la lorgne et rebrousse chemin pour la suivre. La tournure de la dame a quelque chose de décidé qui plaît à Chaudoreille ; mais elle marche à grands pas, et il faut qu'il coure pour la suivre. Arrivé à côté d'elle, le galant veut entamer l'entretien par les jolis propos d'usage chez ces messieurs, qui font l'amour dans les rues et cherchent des conquêtes à la lueur des lanternes. On ne répond rien à Chaudoreille, mais on double le pas. Notre homme ne se rebute pas, il continue de trotter, en faisant l'aimable, met ses pieds dans les ruisseaux qu'il ne voit pas et éclabousse sa belle, en lui disant des douceurs.

Cependant la personne qu'il suit a gagné la rue Saint-Honoré ; à peu de distance de celle des Bourdonnais, Chaudoreille, ne recevant toujours point de réponse et ne voulant pas en être pour ses complimens, se décide à tenter les grands moyens ; il se

rapproche de la villageoise, et glissant sa main le long de ses jupons, pince avec tendresse tout ce qui se trouve à sa portée; pour prix de cette action, il reçoit aussitôt un soufflet si bien appliqué, que cela l'envoie sur une borne à quatre pas de là.

Urbain se rendait suivant sa coutume chez Blanche, lorsqu'en route il avait fait la conquête de Chaudoreille; après s'en être débarrassé d'une façon si héroïque, le jeune bachelier court jusqu'à la maison du barbier, entre dans l'allée qu'on vient de lui ouvrir, et arrive près de Blanche encore tout ému de l'aventure.

» Qu'avez-vousdonc, ma chère Ursule?
» lui dit Blanche, vous semblez agitée...
» — Oui,... en effet, répond Urbain,
» tout à l'heure dans la rue.... deux hom-
» mes se battaient, cela m'a effrayé!... —
» Pauvre enfant, dit Marguerite, mais
» n'aviez-vous pas votre talisman? — Oh!
» oui, mademoiselle!... malgré cela j'ai eu
» peur... — Je le crois bien, dit Blanche,
» voir des hommes se battre! Oh! cela doit

» faire mal!... Allons, remettez-vous, ma
» chère amie.... »

Les douces paroles de Blanche ont bientôt fait oublier à Urbain son aventure. Suivant sa promesse, il faut qu'il conte une histoire singulière arrivée à un de ses cousins; il en a promis le récit la veille, et Marguerite a hâte de l'entendre; la vieille servante a besoin de distraction: elle a fait la nuit un rêve affreux, et le matin, en s'éveillant, elle a aperçu une chauve-souris contre sa fenêtre; tout cela est fort inquiétant, et depuis le matin Marguerite n'est pas tranquille.

Urbain commence son récit; il est interrompu quelquefois par le bruit de la pluie qui tombe par torrens et que le vent fait frapper avec violence contre les carreaux.

« Quel temps horrible! dit Blanche. —
» Oui, » dit Marguerite en se rapprochant
du feu à chaque coup de vent, « cette nuit
» sera difficile à passer... Je ne sais,... mais
» il me semble qu'il doit m'arriver quelque
» chose d'extraordinaire; cette chauve-sou-

» ris que j'ai aperçue ;... et dans mon rêve, » tous ces gens qui couraient au sabbat à » cheval sur des manches à balai,... ah ! » cela annonce bien des choses !... — Cer- » tainement, » dit Urbain ; et la vieille, pour se rassurer, serre fortement le talisman dans ses mains.

L'histoire d'Urbain a duré fort longtemps, et Marguerite n'a rien dit parce qu'elle n'est pas pressée de monter se coucher. Blanche, qui ne voit jamais partir Ursule qu'avec peine, n'a garde de faire observer qu'il est tard, et ce n'est pas le jeune bachelier qui songera le premier à s'éloigner.

Cependant la cloche sonne et on compte onze heures. « Oh ciel ! onze heures ! s'é- » crie Blanche. — Ah ! mon Dieu ! » dit Marguerite en frémissant, « dans une » heureil ser minuit !.. — Mais, ma bonne, » Ursule ne peut pas s'en aller si tard,.... » et par le temps qu'il fait ;... tenez, enten- » dez-vous la pluie ?... elle tombe par tor- » rent ;... aller à la porte Saint-Antoine

» par ce temps-là.... c'est impossible... —
» Il est certain, dit Urbain, que les chemins sont bien mauvais,... il n'y a pas de lanternes, et souvent on met ses pieds dans des trous qu'on n'aperçoit point. —
» Pauvre Ursule!... son talisman ne l'empêcherait pas d'être trempée, n'est-ce pas?
» — Il est vrai qu'il ne garantit pas de la pluie!... » répond Urbain en soupirant.

« — Comment donc faire? dit Marguerite. — C'est bien aisé, ma bonne, s'écrie Blanche, Ursule couchera avec moi; et demain, dès le petit point du jour, elle s'en ira sans faire de bruit;... voulez-vous, Ursule? »

Urbain est quelques minutes sans pouvoir répondre, car ces mots de Blanche : « Elle couchera avec moi, » ont tellement bouleversé tout son être, qu'il ne sait plus où il en est. Enfin il balbutie d'une voix altérée : « Si vous le voulez bien,... mademoiselle,... moi,... je le veux bien aussi....

» — Mais certainement que je le veux... n'est-ce pas, ma bonne, que nous ne

» pouvons pas la laisser aller par le temps
» qu'il fait? Répondez-donc!... »

Marguerite, qui ne voit pas de mal à ce que la villageoise couche avec Blanche, y trouve d'ailleurs un grand avantage, c'est qu'elle espère garder toute la nuit la précieuse relique, et comme son esprit est frappé de l'idée qu'il lui doit arriver quelque malheur, la possession du petit morceau de drap lui semble pour cette nuit un bienfait de la Providence.

« Il est vrai, dit-elle enfin, que le temps
» est affreux,... et si Ursule n'oublie pas
» de s'en aller avant le jour... — Oh! oui,
» ma bonne, si elle dort, je te promets de
» la réveiller, moi! — Eh bien! alors...
» qu'elle reste, je le veux bien.

» — Ah! quel plaisir! s'écrie Blanche,
» nous coucherons ensemble, Ursule...
» Oh! comme c'est amusant!... Moi, d'a-
» bord, je n'ai jamais couché avec person-
» ne!... Ce sera la première fois; comme
» on peut causer, rire...

» — Non pas, non pas, dit Marguerite,

» il faudra dormir au contraire, sans quoi » vous feriez du bruit, et monsieur pourrait » l'entendre... — Eh bien! nous dormirons » ma bonne, » répond l'aimable enfant, et elle ajoute en se penchant vers l'oreille d'Urbain: « Nous causerons tout bas.

» — Allons, en ce cas je me retire, » dit la vieille servante, en hésitant à rendre ce qu'elle tenait dans sa main. « Ma chère Ur» sule, dit-elle enfin, vous n'avez rien à » redouter ici; si vous vouliez me permettre » de garder votre talisman, pour cette nuit » seulement, c'est que je couche dans une » chambre qui n'est pas sûre!... et cette » chauve-souris me trotte dans la tête!...

» — Oh! gardez-le, mademoiselle Mar» guerite, dit Urbain, et tant que cela vous » fera plaisir. — Oui, oui, garde-le, ma » bonne, dit Blanche, d'ailleurs nous avons » le mien; ce sera assez pour nous deux, » n'est-ce pas, Ursule? — Mais... je crois » que oui, mademoiselle... »

Marguerite, enchantée de posséder toute la nuit une sauvegarde, allume la lampe,

et se dirige vers la porte, en disant : « Bon-
» soir, mes enfans... Bonne nuit.... Ah !
» Dieu ! quel coup de vent !... Ursule,
» demain il faut être debout avant le jour !...
» Oui, mademoiselle. — Couchez-vous
» vite, et éteignez votre lumière, afin qu'on
» ne se doute de rien.

» — Sois tranquille, ma bonne, dit Blan-
» che, ce sera bientôt fait. »

Marguerite prend sa lampe, et sort de la chambre. Blanche referme la porte sur elle. « Enfermez-vous bien, lui dit la vieille.
» — Oui, ma bonne, » répond la jeune fille, et elle pousse le verrou.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.